

«LUCILE,
OU
LA VÉRITÉ DU CHRISTIANISME

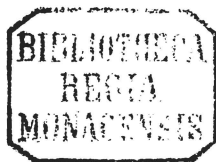
PAR

ADOLPHE MONOD.



GENÈVE,
IMPRIMERIE DE JULES-G.^{me} FICK,
RUE DE LA CORRATERIE.

—
1843





INTRODUCTION.

PREMIÈRE LETTRE.

LUCILE A MONSIEUR FAVIEN.

MONSIEUR,

Vous allez être étonné peut-être en recevant une lettre de moi. Vous le serez bien davantage quand vous l'aurez lue, mais je ne vois que vous au monde à qui j'ose m'ouvrir sur un sujet qui m'occupe beaucoup depuis quelques semaines.

Pour la première fois de ma vie, je commence à m'apercevoir que je n'ai point de religion, et à désirer d'en avoir une.

Vous ignorez sans doute que je suis née protestante. C'est à peine si je me le rappelle moi-même. Je perdis ma mère en venant au monde, et mon père avant d'avoir accompli ma douzième année. Quand je me suis mariée, il ne me restait plus que des parents éloignés : j'ai suivi sans résistance, sans parti pris, la religion de ma nouvelle famille, et mes enfants y sont élevés. Mais enfin, je vous le confesse avec quelque honte, je n'ai jamais communiqué ni dans une église ni dans l'autre ; et j'ai quarante et un ans !

J'ai eu, comme tout le monde ou comme toutes les femmes du moins, un moment religieux : à l'âge de quinze ans, où le cœur commence à sentir le besoin d'aimer, et se donne à Dieu faute d'autre attrait. Mais ce n'a été qu'un éclair. Bientôt les plaisirs, et les petits succès que j'obtins dans le monde ; puis

l'affection que sut m'inspirer M. de Lassalle ; enfin les devoirs de la vie, un mari, un ménage, des enfants, ont absorbé toute mon attention ; et si l'habitude que j'ai prise d'assister à la messe avec ma famille m'a rappelé de temps en temps qu'il y a un Dieu, je dois avouer que je ne songeais guère à lui hors de l'église. Mon mari, vous le savez, Monsieur, s'inquiète peu de ce que je fais sur l'article de la religion : si j'étais indifférente, il est tout-à-fait incrédule.

Une circonstance qui vous paraîtra presque puérite a commencé de me faire penser à tout cela. Le jour de la Toussaint le temps était superbe : nous allâmes nous promener, et nous passâmes sous les murs du cimetière voisin. Notre conversation perdit un moment sa frivolité ordinaire, et pendant cinq minutes environ on parla de mort et d'enterrement. Cette question me vint à l'esprit : Si je venais à mourir, où serais-je ensevelie ? Protestante de naissance, catholique par position, mais au fond ne croyant à rien et n'ayant communiqué nulle part, à laquelle des deux églises mon corps appartiendrait-il ? Vous penserez de moi ce que vous voudrez, Monsieur ; mais enfin ce doute m'a tracassée, m'a poursuivie, et m'a suggéré les premières réflexions un peu sérieuses que j'aie jamais faites sur la religion. J'avais commencé par ne m'inquiéter que pour le corps, et j'ai fini par m'inquiéter pour l'âme : j'ai voulu savoir enfin ce que je suis.

Ou plutôt j'ai voulu être enfin chrétienne en réalité. Je ne vois nulle raison pour retourner au culte de mes pères. Quand les choses seraient égales entre les deux communions, je trouverais plus facile de rester ce que je suis, ce qu'on me croit du moins. Je puis devenir catholique sans bruit ; je ne puis me déclarer protestante sans faire un éclat.

Quoiqu'il en soit, j'éprouve le besoin de mieux connaître une loi que je veux achever d'embrasser : et en attendant d'autres lumières, je me suis mise à étudier le Manuel du

Chrétien, dont j'avais fait usage à l'église sans presque songer à ce que j'y lisais.

Une chose surtout m'a frappée dans ce livre : se sont les morceaux des saintes Écritures que j'y vois cités. Soit la pensée que la Bible est le fondement commun des deux communions chrétiennes, et que je ne puis manquer en la lisant ni à la foi catholique ni à la foi protestante ; soit aussi je ne sais quel cachet particulier que je trouve à cette partie du Manuel et qui la distingue de toutes les autres ; mais enfin, ce sont les fragments des Évangiles et des Épîtres qui ont surtout attiré mon attention. J'ai lu le reste une fois, avec plaisir, avec édification ; mais les Évangiles et les Épîtres, je les relis sans pouvoir m'en lasser ; et ils laissent dans mon esprit une double impression dont j'ai peine à me rendre compte à moi-même, et qu'il faut, monsieur, que vous m'aidiez à démêler.

D'un côté, comme je viens de vous le dire, ce que j'ai lu de la Bible dans le Manuel me paraît avoir un ton de vérité, et presque de divinité, qui me dispose à croire que ceux qui l'ont écrite ont été en effet inspirés de Dieu. Mais j'y vois d'un autre côté, je vous l'avoue, des choses si étranges, si opposées à toutes les idées reçues, que j'ai peine à me persuader qu'elles soient vraies et que Dieu ait ainsi parlé. Tenez, Monsieur, s'il faut tout vous dire, j'ai peine à me persuader que Dieu ait parlé aux hommes en aucune manière. Une révélation, des prophètes, des miracles... excusez ma franchise, mais il ne me paraît guère croyable que les choses se soient passées de la sorte ; et bien que je sois loin de goûter les discours de mon mari là-dessus, ses raisons me touchent quelquefois plus que je ne voudrais.

Qu'en dites-vous, Monsieur ? Ces histoires merveilleuses sont-elles bien vraies ? Vous les croyez, je n'en puis douter ; je connais trop la droiture de votre caractère. Un homme comme vous ne se rend pas sans preuves. Quelles sont donc ces preuves ?

En avez-vous à me donner qui puissent satisfaire complètement mon esprit? Il n'est pas des plus ouverts à la foi, vous le voyez trop; mais il n'est pas non plus fermé à la lumière. Quoiqu'il en soit, je ne suis pas pour faire les choses à demi; et une fois entrée dans cet examen, j'en veux avoir le cœur net.

Vous soupçonneriez bien pourquoi c'est à vous que je m'adresse. J'ai besoin d'un homme qui m'inspire de la confiance, et sur la discrétion duquel je puisse compter. Si vous prenez la peine de me répondre, n'oubliez-pas, je vous prie, que je n'ai ni un grand esprit ni beaucoup de savoir. Parlez-moi tout simplement, et ne me donnez que des raisons qui soient à ma portée.

SECONDE LETTRE.

MONSIEUR FAVIEN A LUCILE.

La peine de vous répondre! Ah, Madame, ne parlez point ainsi. La lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire est la plus agréable que je puisse recevoir. Qu'y a-t-il de plus satisfaisant pour un ministre de Jésus-Christ que de voir une personne qui cherche la vérité avec autant de bonne foi que vous le faites? Et quelle occupation plus conforme tout ensemble à mes goûts et à mes devoirs, que de vous aider dans cette recherche, selon mes faibles lumières, mais de toute l'ardeur de mon zèle?

Dieu a commencé de vous éclairer; il achèvera, n'en doutez point. Cependant, Madame, le sujet sur lequel vous me consultez est trop considérable pour une lettre. Je m'expliquerai mieux là-dessus dans un entretien, où vous pourriez me proposer sur le moment vos difficultés et vos doutes. Je dois faire un voyage à M*** la semaine prochaine. Le temps ne me permettra pas de m'arrêter en y allant; mais en revenant, j'aurai l'honneur de descendre au château: et nous pourrons conférer à loisir sur une matière qui vous intéresse tant et à si juste titre.

PREMIER ENTRETIEN.

M. FAVIEN.

Me voici prêt, Madame, à dégager ma promesse.

LUCILE.

Soyez le bienvenu, Monsieur; je suis vraiment impatiente de vous entendre.

M. DE LASSALLE.

Vous avez un entretien particulier : je me retire.

LUCILE.

Mon ami, tu n'es pas de trop. Tu sais que je commence à m'occuper de religion. M. Favien, que j'ai consulté, a bien voulu venir pour éclaircir quelques doutes que je lui ai soumis. Tu n'en as pas moins besoin que moi, mon pauvre mari. Écoutons-le tous deux. Qui sait? le plus près de croire de nous deux n'est peut-être pas celui qu'on pense.

M. DE LASSALLE.

Non, mon enfant. M. Favien ne saurait douter du plaisir que j'ai toujours à l'entendre; mais il vaut mieux pour toi que je te laisse avec lui. Tu connais mon esprit sceptique, et je ne voudrais pas être un obstacle à ta conviction. La crainte de te troubler me gênerait moi-même, et je ne m'expliquerais pas

avec la liberté nécessaire pour une discussion approfondie, qu'au surplus je ne fuis ni ne crains.

M. FAVIEN.

La religion ne la craint pas davantage, Monsieur. C'est une faveur, je devrais dire une justice qu'elle demande toujours, mais qu'elle obtient rarement. Demeurez, je vous prie, et faites-moi la grâce de vous expliquer sans réserve. Après ce que vous venez de dire, votre présence m'est nécessaire pour convaincre l'esprit de Madame. J'aurais beau répondre à ses raisons : il lui resterait toujours l'arrière-pensée que j'aurais eu moins bon marché des vôtres.

M. DE LASSALLE.

Je resterai, puisque vous le voulez ; mais je vous rends responsable des conséquences. N'allez pas non plus vous formaliser si je vous parle

« avec la liberté »

« D'un soldat qui sait mal farder la vérité. »

M. FAVIEN.

C'est ce que je demande, et je vous en donnerai l'exemple. La politesse, sans doute ; mais la vérité avant tout.

M. DE LASSALLE.

Eh bien, Monsieur, pour me mettre à l'aise avec vous, je vous confesse d'entrée que je suis disciple de Jean-Jacques. Voltaire et son école ne me vont pas : il est trop léger pour un homme réfléchi, et trop méchant pour un homme de bien. Mais ma profession de foi est celle du Vicaire Savoyard. Voilà qui est grave, solide, éloquent ; j'y vois le cachet du bon sens et de la vérité. Je crois un Dieu et une vie future : mais la révélation, je n'y crois guère.

M. FAVIEN.

Et moi, Monsieur, si j'avais à choisir un maître, c'est Pascal que je nommerais. Vous conviendrez, je pense, qu'il ne le cède à personne en véritable éloquence ; et pour la solidité des arguments comme du caractère, il vaut bien Rousseau, n'est-il pas vrai ? Mais laissons les hommes, et voyons les raisons. Quelles sont, je vous prie, celles qui vous empêchent de croire à la révélation ?

M. DE LASSALLE.

J'en ai cent pour une. Voici la première qui me vient à l'esprit. Il y a autant de religions prétendues révélées qu'il y a de peuples dans le monde. Chaque nation a la sienne, qui lui vient de Dieu en droite ligne et qui a ses preuves irrésistibles, ses miracles et ses prophètes. Les croire toutes, c'est impossible, puisqu'elles se contredisent et s'anathématisent entre elles. Mais de quel droit choisir ? En croire une et rejeter toutes les autres, passez-moi ma franchise, n'est-ce pas une partialité manifeste ? Je suis plus conséquent : je les rejette toutes.

M. FAVIEN.

Votre franchise ne me déplaît nullement, Monsieur, mais votre logique me semble en défaut. Qu'il y ait tant que vous voudrez de religions qui se vantent faussement d'une origine divine, ce n'est pas une preuve qu'il n'existe nulle part de révélation véritable. De ce qu'il y a vingt-trois personnes qui aspirent aussi bien que vous à la succession de votre cousin M. de Lacombe, le tribunal devra-t-il en conclure qu'il n'y a point d'héritier légitime, et vous débouter de vos prétentions avec tous les autres sans voir les pièces ?

Il y a plus. Tant de prétentions mal fondées me persuadent, quant à moi, qu'il doit y avoir quelque part un droit réel. Le

mensonge est si vain en soi qu'il ne saurait prendre qu'en s'appuyant sur quelque vérité, à la faveur de laquelle il s'établit dans l'opinion. Ces vingt-trois compétiteurs n'auraient jamais songé à produire de faux titres, si les justes réclamations de votre famille ne leur en eussent suggéré la pensée. On n'a en l'idée de battre de fausse monnaie, que parce qu'il y en a de véritable; et les charlatans n'ont tant de crédit sur l'esprit du peuple, que parce qu'il y a des médecins et de vrais remèdes. Vous voyez ma pensée. Si Dieu n'eût parlé aux hommes, et s'il ne leur eût parlé dès le commencement du monde, ce que votre Rousseau appelle « la fantaisie des révélations » n'aurait jamais pris naissance. Et ainsi, au lieu de conclure qu'il n'y a point de véritable révélation puisqu'il y en a tant de fausses, il faut dire, au contraire, qu'il n'y en a de fausses que parce qu'il y en a une véritable*.

M. DE LASSALLE.

Cette réflexion est toute nouvelle pour moi. Je pourrais bien trouver quelque chose à répondre; mais cela ne me paraît pas nécessaire. Car, quoi qu'il en soit, c'est assez qu'il existe une telle quantité de fausses révélations pour qu'on ne puisse jamais s'y reconnaître. Y eût-il une révélation véritable, ce que je ne crois pas, il serait impossible de la démêler dans cette confusion.

M. FAVIEN.

Pas si impossible que vous le pensez. On a fait beaucoup de bruit des religions fausses pour décréditer la véritable. Mais de religions qui se soient incontestablement et sérieusement attribué une origine divine, dans le même sens que le fait celle de Jésus-Christ, en d'autres termes, de religions qui nous présen-

* Pensées de Pascal, 2^e partie, XVI, 7.

tent un livre dont l'auteur soit bien connu et qu'elles nous donnent pour inspiré, il y en a peu. Et cependant on ne peut parler que de celles-là. Ce serait une chose trop vaine que de nous alléguer je ne sais quelles prétentions qui ne sont déposées dans aucun témoignage écrit, et au sujet desquelles on peut affirmer tout ce qu'on veut, parce qu'elles se perdent dans la nuit des temps. Il faut bien avoir sur quoi appuyer une discussion; et vous n'irez pas apparemment comparer aux titres de la religion chrétienne les oracles des Sybilles ou les leçons d'Hermès Trismégiste.

M. DE LASSALLE.

Eh bien, soit : tenons-nous en aux révélations qui ont des livres tels que vous le demandez. Encore trouvons-nous dans cette catégorie la religion de Jésus-Christ, celle de Moïse, celle de Mahomet, celle de Zoroastre, celle de Sanchoniaton, celle de Confucius, celle de Brama, celle d'Odin, etc., etc.

M. FAVIEN.

C'est ce que je nie. Vous parlez d'après vos philosophes du siècle dernier, qui n'étaient pas toujours fort scrupuleux dans leurs assertions. A l'exception de Moïse, de Jésus-Christ et de Mahomet, il n'y a rien de solide dans tout cela. Tous les autres livres que vous venez de nommer, ou ne sont pas d'une authenticité démontrée, ou ne se donnent pas pour inspirés. Autre chose est qu'il s'y trouve jeté quelques mots sur un secours du ciel, autre chose qu'ils s'attribuent une inspiration proprement dite, comme la Bible ou le Coran. Vous me parlez de la révélation de Zoroastre. Mais quand la tradition n'en serait pas si incertaine qu'elle compte jusqu'à six Zoroastres différents; quand l'authenticité du Zendavesta ne serait pas contestée comme elle l'est, ce livre est plutôt un traité de théologie, de philosophie et de bien d'autres choses encore qu'une prétendue révélation.

L'auteur en est moins un faux prophète qu'un législateur, ce qui est le nom que lui donne M. Anquetil du Perron, et on peut le comparer à Solon et à Lycurgue, qui ont invoqué l'autorité des dieux pour leur législation sans se donner pour des prophètes. Quant à Confucius, il a si peu revendiqué ce caractère, que les livres dont on le fait l'auteur se distinguent surtout par ce trait qu'on n'y trouve pas trace de la doctrine d'un Dieu ni d'une vie à venir *. On n'a de Sanchoniaton qu'un fragment plus que suspect, que nous tenons de la quatrième main : il nous est rapporté par des Pères de l'Eglise, qui ont cité Porphyre (adversaire déclaré du christianisme), qui a cité Philon de Byblos, qui a cité l'auteur Phénicien. Les Indous ont, il est vrai, des livres qu'ils croient inspirés; mais ces livres n'ont rien qui ressemble à une origine authentique : le mystère le plus impénétrable couvre leur naissance. Non, Monsieur : parlons, s'il vous plaît, de choses claires, saisissables. Je ne trouve de religions qui aient prétendu à une inspiration divine pour des écrivains bien connus, que ces trois, celle de Moïse, celle de Jésus-Christ et celle de Mahomet. Et tout cela, notez-le bien, sort d'un même principe : car Jésus-Christ s'appuie sur Moïse, et Mahomet prétend s'appuyer sur les deux autres. L'Ancien-Testament, le plus ancien de tous les livres, en appelle clairement à l'inspiration de Dieu : c'est de cette source commune que sont venues toutes les révélations, vraies ou fausses, qui se sont accréditées dans le monde, et parmi lesquelles il n'en est que trois dont il soit possible ou nécessaire de vérifier les pouvoirs.

M. DE LASSALLE.

Toujours faudrait-il étudier et comparer au moins ces trois religions et ces trois livres. Combien y a-t-il d'hommes qui soient capables de cette étude ?

* Tennemann, Geschichte der Philosophie, § 74.

M. FAVIEN.

Ce travail ne serait pas infini. Mais il peut se resserrer encore. La religion judaïque et la chrétienne tiennent ensemble de telle sorte que si la seconde est de Dieu, la première, à laquelle elle rend témoignage, en est aussi. Et la religion chrétienne est si fort opposée à la mahométane, que si celle-là est divine, celle-ci ne saurait l'être. En voici une preuve qui suffit, sans en chercher d'autres : Jésus-Christ étant Dieu d'après l'Évangile, Mahomet ne peut être un plus grand prophète que Jésus-Christ, comme le veut le Coran, sans que l'Évangile soit renversé de fond en comble. Cela étant, Monsieur, nous pouvons commencer nos recherches par la religion de Jésus-Christ. Si nous lui reconnaissons une origine divine, tout sera dit alors en faveur de Moïse et contre Mahomet. Dans le cas contraire, il sera temps d'examiner à leur tour les titres des deux autres. Cet ordre doit d'autant plus avoir votre approbation que celle des trois religions qui a les plus grandes apparences pour elle, vous n'en disconviez pas, c'est la religion chrétienne. Voici notre discussion bien simplifiée, puisqu'il ne s'agit plus que d'une seule religion, et d'une religion dont les documents se rapportent à une époque bien connue. Voyez ce que deviennent toutes les déclamations de Rousseau sur l'impossibilité de faire un pas dans la recherche qui nous occupe : elles sont d'une éloquence qui entraîne en dépit de soi, mais c'est l'éloquence d'un sophiste.

LUCILE.

Il me semble, mon ami, que tu ne peux refuser ce que te demande M. Favien. Tout le monde gagne à préciser l'objet de la discussion.

M. DE LASSALLE.

Je me laisse mener un peu où vous voulez, Monsieur.

Mais enfin commençons par la religion chrétienne, sans préjudice des autres.

Je ne nie pas qu'il n'y ait dans l'Évangile, surtout dans sa morale et dans le caractère de son fondateur, des traits admirables et qui m'ont fait parfois désirer d'y croire. Mais cette même religion a des choses si incroyables que je ne puis les admettre, ni même les concevoir. Je dirais volontiers avec mon auteur favori : « Si je vois en sa faveur des preuves que je ne puis combattre, je vois aussi contre elle des objections que je ne puis résoudre. Il y a tant de raisons solides pour et contre, que ne sachant à quoi me déterminer, je ne l'admets ni ne le rejette. » *In dubio abstine*, dit-on. Je m'abstiens donc.

M. FAVIEN.

Cela n'est pas possible en pareille matière. L'Évangile contredit l'opinion commune sur beaucoup de points. Dès que vous demeurez incertain, vous suivez l'opinion commune et vous rejetez l'Évangile. Ce que Pascal a dit en parlant de l'existence de Dieu, « Ne pas parier que Dieu est, c'est parier qu'il n'est pas, » est encore plus vrai de la religion chrétienne : c'est se déterminer contre elle, que de ne pas se déterminer en sa faveur. « Qui n'est pas pour moi, dit Jésus-Christ, est contre moi. »

M. DE LASSALLE.

Cela pourrait bien être. Mais ce n'est pas ma faute si le christianisme répugne à ma raison.

M. FAVIEN.

En quoi ?

M. DE LASSALLE.

Ah ! en bien des choses. Par exemple, que Dieu se soit incarné ; que Jésus-Christ soit né d'une vierge ; que l'innocent

souffre pour le coupable, etc. ; et qu'il faille croire tout cela, qu'on le puisse ou non, sous peine d'être brûlé en enfer, seulement pendant toute l'éternité !

M. FAVIEN.

Permettez, cher Monsieur : procédons avec ordre. Vous trouvez dans la doctrine chrétienne des choses qui vous étonnent, qui vous scandalisent ; je le conçois. Mais voici le point à éclaircir avant tout : l'Évangile vient-il de Dieu, ou n'en vient-il pas ? Une fois convaincu que Dieu a parlé, vous ne refuseriez pas, je pense, de recevoir ce qu'il a dit, conforme ou non à vos idées. Car enfin, Dieu en sait plus que nous ; et ce n'est pas faire tort à notre raison que de la soumettre à la raison de son créateur. Vous dites à votre petit Théophile que c'est la terre qui tourne, non le soleil. Cela est contraire aux jugements de son jeune cerveau et au témoignage même de ses yeux. Il le croit pourtant parce que c'est vous qui le dites. A-t-il tort ?

M. DE LASSALLE.

Il a raison : il doit se fier à mon jugement plus qu'au sien. Mais il sait pour sûr que c'est son père qui lui parle ; et moi je ne suis pas assuré, je ne puis jamais l'être, que Dieu m'ait parlé dans l'Évangile. C'est ce premier pas qui est impossible à faire. Car enfin comment m'en assurerai-je ? N'est-ce pas avec le secours de ma raison ?

M. FAVIEN.

Sans aucun doute.

M. DE LASSALLE.

Mais si ma raison est aussi blessée des enseignements de l'Évangile, que satisfaite de ses preuves, que faire alors ? Il faut bien dans ce cas que ma raison soit en défaut d'un côté ou

de l'autre; et n'ai-je pas autant de sujet de me défier d'elle quand elle pèse les arguments, que lorsqu'elle juge la doctrine?

M. FAVIEN.

Non, Monsieur. Peser les arguments et juger la doctrine, ce sont deux choses fort différentes. Permettez-moi de suivre ma comparaison. Si la raison de Théophile est aussi blessée d'entendre dire que la terre tourne, qu'elle est convaincue que c'est son père qui le lui dit, que fera-t-il? D'après vous, il pourra aussi bien douter si vous lui avez parlé, qu'admettre le mouvement de la terre.

M. DE LASSALLE.

Ah! Monsieur, vous vous moquez. Il ne lui faut que des yeux pour reconnaître son père, au lieu qu'il faut pour étudier le mouvement des astres une intelligence qui lui manque et des observations qu'il ne peut pas faire. Théophile sait bien faire cette différence, tout jeune qu'il est.

M. FAVIEN.

Bien dit. Je dit de même. « *Ex ore tuo te judicabo*; » c'est-à-dire, Madame, votre propre bouche va déposer contre vous. Pour peser les arguments, pour savoir si des miracles ont été faits ou si des prophéties se sont accomplies, il ne faut que des recherches dont la raison est capable. Mais pour juger la doctrine, pour savoir quel est Dieu, sa nature, sa volonté, ses décrets, il faut des lumières que la raison ne possède pas. Que la Bible vienne de Dieu ou des hommes, c'est, passez-moi l'expression, un fait terrestre, et qui tombe sous l'observation humaine. Mais que Dieu ait telle nature, telle volonté, tels desseins, c'est un fait céleste, et qui est en dehors du champ de notre expérience.

M. DE LASSALLE.

Excusez-moi, Monsieur, je ne vous comprends peut-être pas bien ; mais vous me paraissez en contradiction avec vous-même. J'en reviens toujours à ce dilemme si simple : ou la raison est capable de nous guider, ou elle ne l'est pas. Dans le premier cas, elle n'a pas besoin d'une révélation ; dans le second, elle n'en peut pas vérifier les pouvoirs.

M. FAVIEN.

Voilà de ces maximes générales et absolues avec lesquelles on embroille les questions, tout en paraissant les éclaircir. Le fait est que la raison est capable de nous guider pour certaines choses, incapable pour d'autres. Elle peut nous guider pour les choses d'expérience et d'observation ; et c'est assez pour vérifier les pouvoirs de l'Évangile. Mais pour les choses de Dieu, elle ne peut pas nous guider ; et c'est assez pour rendre une révélation nécessaire. C'est toujours comme Théophile, qui peut reconnaître son père, mais qui ne sait pas étudier le mouvement des astres. Prenons une autre comparaison qui se rapporte plus directement encore à cette partie de notre sujet. Un aveugle ne peut pas découvrir son chemin de lui-même ; mais il sait fort bien discerner si la voix de la personne qui s'offre à le conduire est celle d'un ami. Il est incompetent dans le premier cas, parce que l'organe de la vue lui fait défaut ; il est compétent dans le second, parce qu'il possède l'organe de l'ouïe. Il n'y a point là de contradiction. Il n'y en a pas davantage en moi, Monsieur, quand je me sers des facultés dont jouit ma raison pour discerner si la voix de l'Évangile est en effet celle de Dieu, et que je supplée ensuite à celles qui lui manquent en me laissant conduire par la voix céleste. Défiant jusqu'à la preuve faite ; mais après cela confiant, parfaitement confiant : car je n'ai pas honte d'avouer que mon intelligence bornée n'a pas moins besoin de la lumière de Dieu, que l'aveugle des yeux de

son ami. « La raison, dit saint Augustin, ne se soumettrait jamais, si elle ne jugait qu'il y a des occasions où elle doit se soumettre. Il est donc juste qu'elle se soumette, quand elle juge qu'elle doit se soumettre, et qu'elle ne se soumette pas quand elle juge avec fondement qu'elle ne doit pas le faire. Mais il faut prendre garde à ne pas se tromper. * »

LUCILE.

Mon ami, voilà une distinction bien simple à laquelle je n'avais pas songé, et qui fait tomber une bonne partie des objections de ton « Vicaire ».

M. DE LASSALLE.

Je ne nie pas tout-à-fait cela. Mais je doute que nous en soyons plus avancés. Reste à savoir si notre raison peut en effet vérifier les pouvoirs de l'Évangile. Les preuves de la révélation sont et doivent être surnaturelles ; mais notre raison, qui est dans la nature, ne peut rien saisir de ce qui est surnaturel. Vous nous avez dit, Monsieur, que cela n'est qu'une recherche terrestre. Certes, je ne conçois pas cela : qu'y a-t-il de plus céleste qu'un miracle ?

M. FAVIEN.

Un miracle vient du ciel, cela est vrai ; mais il s'accomplit sur la terre. C'est dans ce sens que je l'ai appelé un fait terrestre, qui tombe sous l'observation, à la différence des pensées et des décrets de Dieu, que nul homme ne peut voir et qu'on ne peut connaître que par une révélation. Le miracle, devant prouver la révélation, n'a pas besoin d'être révélé lui-même. Il se voit, exactement comme un événement naturel, et ceux qui l'on vu en rendent témoignage aux autres. Jésus est-

* Pensées de Pascal, 2^e partie, VI, 2.

il ou n'est-il pas ressuscité des morts? C'est une question d'histoire, que la raison humaine peut résoudre tout aussi bien que celle-ci : César a-t-il été assassiné dans le sénat de Rome, ou ne l'a-t-il pas été? La seule différence qu'on doit faire entre un miracle et un événement naturel, c'est qu'il est juste de demander en faveur du premier des témoignages plus considérables, parce qu'il est plus difficile à croire que l'autre, et qu'il a des suites plus graves. — Mais, le miracle bien prouvé, notre raison, qui sait bien que la nature humaine n'est pas capable de telles choses, est obligée de conclure que Dieu y a eu la main, et qu'une religion accompagnée de tels signes est son ouvrage.

M. DE LASSALLE.

Passé encore, si j'avais vu le miracle de mes yeux. Mais le malheur est que d'autres ont vu pour moi, et des témoins que je n'avais pas choisis. Ce mot de Rousseau me revient toujours : « Que d'hommes entre Dieu et moi ! »

M. FAVIEN.

C'est-à-dire, que pour être plus libre de rejeter les miracles, vous récusez la preuve du témoignage, qui est la seule par laquelle ils puissent s'établir ! — Mais y songez-vous ? — Si vous ne pouvez être certain que de ce que vous avez observé par vos propres yeux, à quoi serez-vous réduit ? Combien de choses que vous ne savez que par le témoignage, et dont vous n'avez pas cependant le plus léger doute ! Quelle autre preuve avez-vous de l'existence de l'Amérique ou de l'histoire d'Alexandre ? Vous est-il jamais venu à l'esprit de douter de l'une ou de l'autre ? Croyez seulement à la résurrection de Jésus-Christ comme vous croyez à l'Amérique ou à Alexandre, et cela me suffit. — Supposé qu'il s'élevât aujourd'hui en France un vrai prophète qui fit de vrais miracles, publiquement, à Paris, à Lyon, à Marseille, vous

semble-t-il qu'il n'y aurait absolument aucun moyen de les attester d'une manière assez authentique pour convaincre les nations étrangères et les générations futures, qui ne les auraient pas vus de leurs yeux ?— Soyons de bonne foi. Au fond, vos doutes portent bien plus sur la possibilité de faire un miracle, que sur celle de le prouver s'il était fait. Si vous n'étiez préoccupé de la pensée qu'un miracle est impossible en soi, vous reconnaîtrez bientôt qu'il y a tel témoignage qui suffit pour en démontrer la vérité, et que ce témoignage existe en faveur des miracles de l'Évangile.

M. DE LASSALLE.

Je ne m'en défends pas : un miracle m'a toujours paru impossible. C'est que je le trouve indigne de celui à qui on l'attribue. Ce bel ordre de la nature que le miracle se vante de troubler, c'est la grandeur de Dieu et sa gloire. Ne pouvait-il relever un de ses ouvrages sans en gâter un autre ?

M. FAVIEN.

Quand il serait vrai, Monsieur, que l'ordre du monde physique soit la plus belle des œuvres de Dieu, je ne vois pas ce que sa gloire perdrait à en suspendre un instant le cours. Non-seulement cette suspension ferait ressortir avec plus d'éclat l'harmonie habituelle de la création, mais on y verrait une marque incontestable que Dieu en est l'auteur et le maître. Ce n'est pas la gloire de l'œuvre qui importe, c'est celle de l'ouvrier. Et que diriez-vous si un temps devait venir où les cieux et la terre seront embrasés et consumés avec tout ce qu'ils renferment, pour faire place « à de nouveaux cieux et à une nouvelle terre ? » Ce temps viendra, Monsieur, et ce miracle des miracles, croyez-le, n'ôtera rien à la gloire de Dieu. Mais c'est une grande erreur de penser que le monde physique soit la plus glorieuse de ses

œuvres. La plus glorieuse des œuvres de Dieu, c'est le monde des esprits, le monde moral. Je ne doute pas que vous ne soyez d'accord avec Pascal dans cette belle pensée : « Tous les corps, le firmament, les étoiles, la terre et les royaumes, ne valent pas le moindre des esprits : car il connaît tout cela, et soi-même ; et le corps, rien. » La plus haute gloire du monde physique, c'est qu'il figure et représente aux yeux les phénomènes du monde moral, dont il est comme un type et un reflet : « Les cieus racontent la gloire de Dieu, et ses perfections invisibles se voient comme à l'œil dans ses ouvrages depuis la création du monde. » Ainsi, un arbre qui croît et qui pousse des feuilles et des fruits, est l'emblème d'un esprit qui, grandissant dans la vérité de Dieu, se développe et se répand en lumière et en œuvres de charité. Sous ce point de vue, comparaison peut bien être parfois raison, malgré le proverbe : car c'est la même main qui a fait les deux mondes, et on y reconnaît le même dessein. Dès-lors, il peut entrer dans le plan de Dieu de sacrifier quelque chose de l'ordre naturel pour sauver l'ordre spirituel ou pour le rétablir. Tel est l'objet du miracle. — C'est comme une ouverture pratiquée dans le ciel physique, pour nous laisser apercevoir le ciel moral qui est au-dessus.

M. DE LASSALLE.

Vous avez toujours des comparaisons toutes prêtes, et toutes les grâces du langage sont à votre disposition, Monsieur Favien : mais voulez-vous que je vous dise une raison qui me déciderait à elle seule contre la religion chrétienne ? C'est qu'elle n'est pas connue de tout le monde. On nous prédit bien qu'elle doit pénétrer un jour chez les nations les plus reculées et couvrir toute la terre. Les prédictions ne coûtent rien. Mais en attendant, elle a laissé passer quarante siècles avant de faire son apparition dans le monde ; et depuis dix-huit siècles qu'elle y est, c'est à peine si elle est parvenue au quart du genre humain.

Que d'hommes, que de familles, que de peuples ont péri sans en avoir entendu parler ! Est-il croyable qu'une révélation dont la connaissance serait indispensable pour le salut éternel, ne fût pas mise à la portée de tous les peuples, je dis plus, de tous les hommes ? Quoi ! le soleil luit pour tous depuis le premier jour du monde, ou, si vous l'aimez mieux, depuis le quatrième : et la lumière de la révélation, qui est bien autrement importante, est cachée au plus grand nombre !

M. FAVIEN.

Vous soulevez ici, Monsieur, une difficulté plus sérieuse que les précédentes. Mais elle ne porte pas sur la religion seulement. Elle tient à tout le plan de Dieu à l'égard de ses créatures libres et intelligentes. La lumière du soleil se lève à la fois sur tout le monde, parce que c'est une chose où l'homme n'est pour rien. Mais quand il s'agit d'avantages intellectuels et moraux, où les hommes peuvent avoir leur part de travail, nous voyons partout que Dieu la leur donne, et les fait être « ses coopérateurs », selon une expression de l'Écriture sainte. Ni la lumière de la civilisation, ni celle des arts, ne s'est répandue tout d'un coup chez tous les peuples. Tout cela est venu par degrés, avec le concours de l'homme et le labeur des siècles. Ne nous en plaignons pas. C'est un honneur que Dieu fait au génie et à la liberté de l'homme que de l'associer en quelque sorte à son œuvre. Pourquoi nous étonner qu'il ait suivi pour la religion l'ordre que nous lui voyons suivre pour tout le reste ?

M. DE LASSALLE.

C'est bien différent. Car l'ignorance dans les choses que vous venez de nommer ne compromet pas le salut ; mais l'ignorance en matière de religion l'empêche, selon vous ; et tous ces malheureux païens sont perdus à tout jamais pour n'avoir pas cru en Jésus-Christ, qu'ils n'ont pas seulement entendu nommer.

M. FAVIEN.

N'exagérons rien. L'Évangile ne dit pas cela, et l'Église ne le dit pas non plus. « Dieu jugera les peuples selon l'équité », et nul ne sera puni d'avoir ignoré ce qu'il n'a pas pu connaître. Si le païen est condamné, ce ne sera pas pour n'avoir pas cru à l'Évangile, mais pour avoir péché contre la lumière naturelle, qui n'est refusée à personne. C'est par là que saint Paul lui ôte toute excuse dans le premier chapitre de son Épître aux Romains.

Il est vrai pourtant, je le répète, qu'il y a ici une difficulté réelle, et je ne me vante pas de pouvoir vous donner une entière satisfaction sur ce point. Mais je nie de toutes mes forces que vous ayez sujet de vous décider à cause de cela contre la religion chrétienne. Vous vous y seriez pris autrement à la place de Dieu, et moi aussi peut-être : voilà tout. Mais vous paraît-il impossible que Dieu ait des raisons qui nous échappent ? Et ne pourrait-il rien faire qu'il n'ait soumis à l'approbation de sa créature, et encore d'une créature pécheresse et faillible comme l'homme ? Si vous vous élevez si fort contre la marche progressive de la révélation, il est juste que vous en indiquiez une autre. Admettez pour un moment qu'il y ait une révélation. Comment ferez-vous pour la communiquer tout à la fois à tous les peuples de la terre, à moins de faire des miracles bien plus étranges et en bien plus grand nombre que ceux de l'Évangile ? Ce n'est pas tout. Vous voulez que la révélation soit mise à la portée, non seulement de tous les peuples, mais de tous les hommes ; et en cela vous êtes conséquent, car les raisons sont égales. Eh bien ! supposez que, par quelque moyen que je ne puis concevoir, la révélation parvienne aujourd'hui à tous les pays du monde. Ne peut-il pas arriver que les générations futures viennent à s'en détourner, comme tant de peuples de l'Asie ont abandonné la religion chrétienne pour celle de Maho-

met ? Que faire alors ? Pour être juste , il faudra , d'après vous , recommencer toute la série de vos miracles , ou l'on n'aura rien fait. Vous voudriez couvrir la terre de miracles , que vous renouvelleriez toutes les cinq ou six générations , et vous êtes ennemi des miracles : quelle contradiction !

M. DE LASSALLE.

J'éviterais la contradiction sans peine en ne faisant point de miracles et en n'ayant point de révélation. Mais je veux entrer dans votre hypothèse. S'il y avait eu un temps où tous les hommes eussent pu connaître la révélation , et qu'ils s'en fussent ensuite éloignés , on pourrait alors imputer leur ignorance , sinon à chaque individu , du moins à la race humaine. La difficulté ne serait pas levée , mais elle aurait pourtant un tout autre caractère que lorsque c'est par le fait de Dieu lui-même et non de l'homme , que la voie du salut est cachée aux trois quarts du genre humain.

M. FAVIEN.

Et que diriez-vous si ce temps avait existé ?

M. DE LASSALLE.

Comment ? que voulez-vous dire ?

M. FAVIEN.

Il y a eu un moment où il n'a tenu qu'à l'homme que toutes les familles de la terre reçussent , je ne dis pas l'Évangile , mais cette partie de la révélation qui a été donnée aux patriarches et qui a suffi pour les sauver. Il y a eu un moment où il n'a tenu qu'à l'homme que tous les hommes fussent sauvés.

LUCILE.

Expliquez-vous , Monsieur Favien , quel moment ?

M. FAVIEN.

Le premier jour du monde. Aussitôt après qu'Adam eut péché et avant qu'il eût des enfants, Dieu lui donna la première promesse de grâce*, qui annonçait à l'homme pécheur un Messie à venir par lequel il pouvait être sauvé en croyant, tout comme nous pouvons l'être par la foi au Messie déjà venu. Abel crut, et fut sauvé. Ce qu'Abel a fait, Caïn pouvait le faire ; leurs enfants à tous les deux le pouvaient aussi, puis les enfants de leurs enfants, tous les hommes enfin. Impossible de suivre cette hypothèse qui, étant réalisée, eût changé tout l'ordre des révélations de Dieu. Mais enfin rien n'a empêché, quant à Dieu, que la promesse de grâce, introduite dans le monde aussitôt après la chute, ne parvînt partout où le péché s'est répandu. Si cela n'est point arrivé, c'est par le fait de l'homme : c'est ce que vous demandiez.

LUCILE.

C'est admirable, Monsieur ! C'est un trait de lumière !

M. DE LASSALLE.

Gare l'enthousiasme, ma chère amie : c'est un mauvais guide en cherchant la vérité. J'avoue pourtant que M. Favien a des raisons que je n'avais pas encore entendues, et qui me donnent à penser. Mais vous venez de nous dire, Monsieur, et cela ne m'a point échappé, que vous trouvez dans la dernière objection que je vous ai faite une difficulté réelle, et sur laquelle vous ne vous vantez pas de me donner une entière satisfaction. J'honore la candeur de ce langage : mais si l'avocat gagne à cet aveu dans mon estime, la cause pourrait bien y perdre. Car enfin, si la religion présente cette difficulté, elle peut en présenter

* Genèse, III, 15.

d'autres; et à supposer que celle-ci soit levée par vos observations, d'autres pourraient ne pas l'être. J'y en trouve, quant à moi, d'insolubles. Il y a telle question qu'on pourrait vous faire, et à laquelle je vous défie vous-même de trouver une réponse qui soit de nature à me satisfaire pleinement.

M. FAVIEN.

Je l'accorde.

LUCILE.

Vous l'accordez!

M. FAVIEN.

Oui, Madame, et cet aveu ne me fait point de peine. Vous pourriez me faire sur l'éternité de Dieu, sur l'incarnation, sur la grâce, sur les peines éternelles et sur d'autres points encore de la doctrine chrétienne, telle question à laquelle je répondrais tout bonnement: Je ne sais pas. Ce sont des difficultés, des difficultés insolubles, si vous voulez: mais difficulté n'est pas doute.

M. DE LASSALLE.

Certes, c'est la première fois que j'entends défendre la révélation de cette manière. Quelle est donc votre pensée?

M. FAVIEN.

La voici. Une chose peut être démontrée de telle façon qu'on n'en puisse douter, et donner lieu pourtant à des questions qu'on ne peut résoudre. La raison en est simple. Savoir est un, comprendre à fonds est un autre. Nous pouvons savoir, je dis savoir avec pleine certitude, une chose dont nous ne pouvons pas découvrir le comment et le pourquoi. Les exemples abon-

dent dans toutes les branches des connaissances humaines. Dans l'histoire naturelle : nous savons qu'un grain de blé déposé dans le sein de la terre germe, croît et produit un épi. Mais si on vous demandait comment cela se passe, le pourriez-vous dire? Figurez-vous un homme qui n'aurait aucune idée de la génération des plantes et qui vous en entendrait parler pour la première fois, que de questions, que de difficultés, que d'impossibilités prétendues! A tout cela vous seriez bien obligé de répondre à votre tour : Je ne sais pas; et cependant cela ne vous fait pas douter un instant que l'épi ne sorte d'un grain de blé. Pour vous donc, comme pour moi, difficulté n'est pas doute. — Dans la philosophie : Je veux, et mon bras se lève. Une substance immatérielle communique le mouvement à la matière. Comment, qui le sait? J'ignore, mais je ne doute pas. — Les sciences mathématiques elles-mêmes nous fourniront des exemples que vous connaissez mieux que moi. Vous démontrez que l'assymptote va se rapprochant toujours de la parabole, sans pouvoir jamais la rencontrer. Qui peut rendre raison de cela? mais qui peut en douter? — Eh bien! Monsieur, ce qui arrive dans les autres sciences doit arriver à plus forte raison dans la religion, qui est la plus haute de toutes. Nous n'expliquons pas le brin d'herbe, et nous nous étonnerions de ne pouvoir expliquer Dieu! — Il peut m'être démontré que la religion chrétienne vient de lui, sans que je comprenne les raisons qu'il a pu avoir pour n'en pas accorder jusqu'à présent le bienfait à tous les peuples. Il peut m'être démontré que Jésus-Christ est Dieu et homme tout ensemble, sans que je comprenne comment la nature divine s'est unie en lui à la nôtre. Il peut m'être démontré qu'il y a des peines éternelles, sans que je comprenne parfaitement pourquoi elles sont nécessaires.

Après tout, Monsieur, je ne fais pour la révélation que ce que vous faites vous-même pour la religion naturelle. Elle a bien ses mystères, sans doute : ils n'ébranlent pourtant pas votre

foi. — Pour n'en citer qu'un seul, vous ne pouvez nier que le mal ne soit dans le monde, puisque vous l'y voyez de vos yeux : vous chargez-vous d'expliquer de quelle manière il y est entré ? C'est là tout à la fois le mieux démontré de tous les mystères, et le plus impossible à pénétrer ; et la raison, qui est contrainte par l'évidence de celui-là, a mauvaise grâce de faire tant de façons pour les autres.

Oui, Monsieur, la religion a bien des choses qui passent mon intelligence. Mais je n'en suis ni surpris ni troublé. Je m'y attendais. Je comprends que je ne comprenne pas. Il y a des difficultés partout. Il doit y en avoir de toute nécessité, non-seulement pour nous, mais du plus au moins, pour tous les êtres créés. Une créature pour laquelle il n'y aurait rien d'incompréhensible, serait placée au point de vue de Dieu, elle serait Dieu ; c'est une contradiction dans les termes. Pour qui regarderait les objets éclairés par le soleil, du soleil lui-même, il n'y aurait point d'ombres ; mais pour nous qui sommes sur la terre, il y a des ombres : c'est une nécessité de position. Par une raison semblable, pour qui contemplerait les choses du sein de Dieu, centre et principe de la création, il n'y aurait point d'obscurités, chaque chose étant vue, non-seulement en soi, mais encore dans ses vrais rapports avec toutes les autres. Mais pour nous, qui ne sommes pas au centre de l'univers, mais pour une créature quelle qu'elle soit, il reste des obscurités, il en restera toujours : c'est une loi de notre nature. Il ne serait donc pas raisonnable de chercher un système religieux qui soit absolument exempt de difficultés. On ne le trouvera jamais : il n'existe pas pour nous ; et j'ose dire qu'il n'existe pas pour les anges eux-mêmes. Il faut nous contenter de prendre celui qui, avec les meilleures preuves, nous présente les difficultés les moins considérables. Or, remarquez bien ceci, cher Monsieur. La croyance du chrétien a des difficultés, cela est vrai : mais elle en a beaucoup moins que celle de l'in-

crédule ; et la raison toute seule me ferait chrétien , parce qu'il me faudrait , pour rejeter l'Evangile , un degré de crédulité dont je ne me sens pas capable.

M. DE LASSALLE.

Ah ! voilà du nouveau ! C'est moi , de nous deux , qui suis crédule ?

M. FAVIEN.

Oui , Monsieur , c'est vous.

M. DE LASSALLE.

Mais on ne court guère de risque à cet égard quand on ne croit rien , comme moi.

M. FAVIEN.

Fort bien , si on pouvait ne rien croire. Mais c'est qu'on croit toujours quelque chose. Car enfin si la Bible n'est pas de Dieu , elle est des hommes , n'est pas vrai ? La Bible est de Dieu : voilà ma croyance ; la Bible est des hommes : voilà la vôtre. Or je soutiens que votre croyance a de beaucoup plus grandes difficultés que la mienne ; ou pour dire toute ma pensée , je soutiens que , si ma croyance a des difficultés , la vôtre a des impossibilités absolues ; et que , si j'ai besoin , pour croire ce que je crois , de courber la tête devant Dieu , ce que je fais sans honte , vous avez besoin , vous , pour croire ce que vous croyez , de contredire ce qu'il y a de plus évident dans l'observation , dans l'expérience et dans l'histoire.

M. DE LASSALLE.

Vraiment , Monsieur , je suis curieux de voir cela.

LUCILE.

Je ne le suis pas moins, mon ami. Mais il faut donner un peu de repos à M. Favien. Suspendez votre entretien : vous le reprendrez cet après-midi.

M. DE LASSALLE.

A la bonne heure : mais que la réflexion n'aille pas vous faire perdre courage, Monsieur. Je ne lâche pas prise que vous ne m'ayez tenu ce que vous m'avez promis. Il faut me prouver que je suis plus crédule qu'un croyant.

M. FAVIEN.

Soyez tranquille. Mes réflexions sont toutes faites, et je crois pouvoir vous donner pleine satisfaction.



SECOND ENTRETIEN.

M. FAVIEN.

Nous n'avons guère mis de suite, Monsieur, dans notre discussion de ce matin. Nous avons touché à bien des questions, sans en approfondir aucune. C'est un peu votre faute, convenez-en : vous m'avez fait une guerre de tirailleur. Je m'y suis prêté sans me plaindre, pour avoir occasion de vous montrer qu'il n'y a aucune des objections jetées en avant avec tant de confiance par vos philosophes, à laquelle l'Évangile n'ait, pour dire le moins, quelque chose de solide à répondre. Voici votre tour venu de vous défendre et le mien d'attaquer. Je vais tâcher de le faire avec autant d'ordre qu'on en peut garder dans une conversation. Je compte sur vous pour m'y seconder.

M. DE LASSALLE.

Je ne demande pas mieux.

M. FAVIEN.

La Bible existe : il s'agit d'expliquer comment elle a pris naissance. Voici mon explication : Dieu l'a inspirée à ceux qui l'ont écrite, et s'y est révélé aux hommes. Cette explication a ses difficultés. Nous les avons vues ce matin et je n'y veux pas revenir. Je me borne à une remarque générale sur le caractère

de ces difficultés. Elles portent presque uniquement sur des points qui dépendent de l'intelligence ou de la volonté divine. Il n'est pas de la sagesse ou de la grandeur de Dieu de se révéler aux hommes ; ou encore, à supposer que Dieu ait voulu se révéler, il n'est pas croyable qu'il se fût servi pour le faire des moyens qu'il a employés selon l'Évangile ; ou enfin, cet Évangile a telle ou telle doctrine qui ne s'accorde pas avec les perfections de Dieu. — Dieu ne veut pas, Dieu ne doit pas, c'est à cela qu'on en revient toujours ; car on n'oserait dire : Dieu ne peut pas. — Pour que des objections de ce genre fussent décisives, il faudrait que nous eussions une connaissance parfaite de la nature divine. Cette connaissance, Monsieur, l'avons-nous ? Et quand, au lieu de chercher ce que Dieu *a fait*, on prétend juger *a priori* (passez-moi ce terme de l'école) de ce que Dieu *a dû faire*, ne doit on pas craindre de se tromper ? Dès-lors, vos objections sont vagues et mal assurées : ce sont des conjectures plus ou moins vraisemblables, mais rien de plus. Vous pouvez dire : je pense, je présume ; mais je sais, jamais. L'explication que je donne de l'origine de la Bible est peu croyable, selon vous ; mais elle n'a rien d'impossible en soi, elle n'est pas absurde.

M. DE LASSALLE.

Ah ! Monsieur, je n'ai pas dit cela.

M. FAVIEN.

Eh bien, moi, Monsieur, je ne puis pas être aussi poli que vous. Votre explication, d'après laquelle la Bible serait un livre comme un autre et s'attribuerait faussement une inspiration divine, cette explication est toute hérissée de difficultés qui portent, non sur un sujet mystérieux tel que la nature de Dieu, mais sur ce qu'il y a de plus connu et de mieux avéré parmi les hommes. Cette explication est une vraie révolte contre les

faits, contre le sens commun, et vous ne pouvez la soutenir sans tomber dans l'absurde. Mes expressions sont fortes. Je me hâte de les justifier. Pour éclaircir ma pensée, sortons des généralités et concentrons notre attention sur un seul point. Je choisis la prophétie, et plus spécialement la prophétie du Messie dans l'Ancien-Testament.

Posons bien d'abord la question. Dans l'Ancien-Testament que voici et dont les dernières pages ont été écrites cinq cents ans avant l'ère chrétienne, je trouve un grand nombre de prédictions qui se rapportent à un prophète futur. Dans le Nouveau-Testament que voilà, je trouve ces prédictions accomplies dans l'histoire de Jésus-Christ. J'explique cela sans peine en disant que Jésus-Christ a été envoyé de Dieu, qui l'a fait annoncer par des écrivains inspirés. Mais vous, qui ne croyez pas à la mission divine de Jésus-Christ ni à l'inspiration des prophètes, comment expliquez-vous le rapport qu'on observe entre la prédiction et l'événement?

M. DE LASSALLE.

Ah! ne me parlez pas de prophéties! Vous ne pouviez faire un choix plus malheureux. C'est de toutes vos preuves celle qui m'est la plus antipathique : j'admettrai plus volontiers, je crois, les miracles. Qu'un homme annonce ce qui doit arriver dans cinq ou six cents ans, et que les choses se passent comme il l'a dit : franchement, c'est impossible.

M. FAVIEN.

Impossible? C'est un grand mot; et vous m'aviez accordé tantôt que vous n'êtes pas en droit de l'appliquer ici. Ceci me rappelle une circonstance de mon voyage que je vous demande la permission de vous rapporter. — Passez-moi le rapprochement : ce n'est qu'un exemple dont je me sers pour me faire mieux comprendre. — Hier, en montant la grande côte à pied, je me

trouvai cheminer quelque temps avec un de vos fermiers qui venait de la foire. Nous admirions le soleil couchant. Il fit je ne sais quelle remarque qui me donna occasion de rappeler (vous voyez que je reviens à la leçon de Théophile) que c'est la terre qui se meut, et non le soleil. Je ne croyais pas trouver un paysan en France qui ne sût cela. Mais il fallait voir l'étonnement de celui-ci. « Impossible ! » s'écria-t-il, en me regardant fixement, comme pour voir si je me moquais de lui. Quand il se fut convaincu que je parlais sérieusement, « impossible, réprit-il encore ; je vois le soleil se lever, se coucher ; et pour sûr, je sens bien que la terre est ferme sous mes pieds. » Je ne pus jamais le tirer de là. J'avais beau lui apporter nos preuves, que j'ai tâché pourtant de mettre à sa portée : c'était chez lui un parti pris, il n'avait point d'oreilles pour m'entendre. Je vous le demande, Monsieur, qui est le plus crédule, de ce paysan, *incrédule* au mouvement de la terre, et ne voulant rien savoir contre son opinion, ou de vous, *croyant* à ce mouvement, à cause de ce que vous avez observé, vu, entendu ? — Vous voyez où j'en veux venir. — Si vous n'avez pas même examiné le problème des prophéties, le crédule entre nous deux, ce n'est pas moi, qui cherche, qui écoute, qui observe ; mais c'est vous, qui n'avez pas d'yeux ni d'oreilles pour cet examen, et qui vous formez, avant de consulter les faits, une opinion arrêtée que vous ne leur permettez pas ensuite d'ébranler. — Je parle à un homme qui connaît, et mieux que moi, les sciences et leur histoire. N'est-il pas vrai que le jour où les sciences ont commencé de mériter leur nom, c'est celui où le grand Bacon a posé ce principe : « Observe d'abord les faits, et cherche ensuite la théorie qui les explique le mieux ? » Eh bien, Monsieur, je procède en religion selon la méthode de Bacon, observant d'abord, et puis tirant les conséquences ; et vous, permettez-moi de le dire, vous procédez suivant l'ancienne méthode, faisant une théorie *a priori*, et ne tenant compte des faits.

M. DE LASSALLE.

Mais vous me faites tort, Monsieur, je vous assure. Bien que je n'aie pas étudié le sujet des prophéties, je ne suis pourtant pas sans y avoir un peu réfléchi. Mais Rousseau a là-dessus un raisonnement qui me paraît en finir avec cette question. « Pour que les prophéties fissent autorité pour moi, dit-il, il faudrait trois choses dont le concours est impossible, savoir : que j'eusse été témoin de la prophétie, que je fusse témoin de l'événement, et qu'il me fût démontré que cet événement n'a pu cadrer fortuitement avec la prophétie. »

M. FAVIEN.

Je suis charmé de cette citation : elle ne nous sera pas inutile. Rousseau veut avoir été témoin de la prophétie, sans doute pour être assuré qu'il n'y a pas eu de fraude dans la prédiction. Il veut avoir été témoin de l'événement, pour être assuré qu'il n'y en a pas eu non plus dans l'accomplissement. Enfin, il veut qu'on lui prouve que l'événement n'a pu cadrer fortuitement avec la prophétie, sans combinaison aucune. Votre auteur vous fournit ainsi trois manières d'expliquer sans intervention divine l'accord de l'événement avec la prophétie. Ou bien, il n'y a pas eu de combinaison du tout ; c'est une rencontre fortuite : première explication. Ou bien, s'il y a eu combinaison, elle n'est pas de Dieu, mais des hommes, qui ont pu s'y prendre de deux manières. Ils ont pu arranger l'événement pour la prophétie : seconde explication. Ils ont pu aussi composer la prophétie après coup pour l'événement : troisième explication. Division digne de la logique de Rousseau, et qui me paraît épuiser la matière.

M. DE LASSALLE.

Fort bien, Monsieur : vous achevez de m'éclaircir la pensée de Rousseau, qui est admirablement juste et complète. Je ne

voudrais pas abuser de la générosité de mon adversaire, mais comme vous le dites, la vérité ayant tout. Me voici bien campé, je pense, pour repousser votre attaque. Il n'y faut qu'une batterie, et j'en ai trois; il y aurait bien du malheur si vous me les démontiez toutes les trois ensemble.

M. FAVIEN.

Examinons. Une seule de ces trois explications vous suffirait, j'en conviens. Elles vous paraissent admissibles toutes les trois: c'est ce qu'il faut voir. Par où voulez-vous commencer?

M. DE LASSALLE.

Par la rencontre fortuite. C'est un moyen tout simple. Pourquoi ne croirions-nous pas que les prétendus prophètes de l'Ancien-Testament ont risqué certaines prédictions, qu'un caprice de la fortune aurait accomplies, comme il peut arriver que des dés jetés au hasard présentent une face déterminée? Quelque précise, quelque abondante que soit la prophétie, cela n'est pas rigoureusement impossible.

M. FAVIEN.

Cette dernière réflexion est un pur sophisme; mais vous n'en êtes pas responsable, car c'est Rousseau qui vous l'a fournie. Ne disputons pas sur les mots. Cela n'est pas *rigoureusement impossible*, non, si vous entendez seulement par là que le contraire n'implique pas contradiction. Mais cela n'est pas moins impossible, *absolument impossible*, pour des prophéties qui auraient un certain degré de précision et d'abondance. Il n'est pas rigoureusement impossible non plus que des caractères d'imprimerie projetés au hasard aient donné l'Énéide tout arrangée, ou que l'ordre du monde ait été produit par des atômes qui se sont rencontrés un beau jour dans l'espace; et pourtant celui qui croirait cela serait un fou. Savez-vous qui le dit?

Rousseau lui-même ; et comme cet homme qui en appelait du roi Philippe pris de vin à Philippe à jeun, j'oppose à Rousseau prévenu Rousseau impartial. « Qu'on me parle tant qu'on voudra de combinaisons et de chances : que vous sert de me réduire au silence, si vous ne pouvez m'amener à la persuasion ? et comment m'ôteriez-vous le sentiment involontaire qui vous dément toujours malgré moi ? . . . Je ne dois point être surpris qu'une chose arrive, lorsqu'elle est possible et la difficulté de l'événement est compensée par la quantité des jets, j'en conviens. Cependant si l'on me venait dire que des caractères d'imprimerie projetés au hasard ont donné l'Énéide tout arrangée, je ne daignerais pas faire un pas pour aller vérifier le mensonge. Vous oubliez, me dira-t-on, la quantité des jets. Mais de ces jets, combien faut-il que j'en suppose pour rendre la combinaison vraisemblable ? Pour moi, qui n'en vois qu'un seul, j'ai l'infini à parier contre un que son produit n'est pas l'effet du hasard * . » Vous l'entendez, Monsieur. Les principes qui vous paraissent incontestables quand il s'agit de prouver l'existence de Dieu, retenez-les quand il s'agit de vérifier les preuves de la révélation. C'est tout ce que je demande.

M. DE LASSALLE.

D'accord : il y a telle combinaison qui ne saurait venir du hasard, et le langage de Rousseau sur la coïncidence fortuite de l'événement avec la prophétie est peut-être un peu absolu. Toujours est-il que les prophéties devront être bien précises, bien abondantes, pour que cette coïncidence ne puisse absolument être admise. Car, quoiqu'on ne voie pas des caractères jetés au hasard enfanter une Énéide, on voit pourtant en ce genre des rencontres bien singulières et qu'on eût eu peine à croire si l'on n'y était contraint par les faits. Les journaux ont fait observer,

* Rousseau, Profession de foi du Vicaire Savoyard.

en rapportant l'incendie de Sallanches, que la même catastrophe était déjà arrivée à ce bourg un jour de Pâques, il y a quelques siècles. Ils ont parlé récemment aussi d'un vieillard qui est mort au même âge et le même jour de l'année que son père et que le père de son père. Que de rêves, que de pressentiments accomplis ne cite-t-on pas ! Vous ne croyez pas pour cela aux rêves et aux pressentiments. Ce sont là des jeux du hasard abandonné complètement à lui même. Il pourra faire plus encore pour peu qu'il soit aidé par la prudence humaine, comme il peut l'être dans une prédiction. Le prétendu prophète a pu démêler par un calcul habile les suites probables de certaines situations ; ou bien encore, il a pu revêtir ses prédictions d'un langage assez équivoque pour qu'elles ne puissent guère manquer de s'accomplir d'une façon ou d'une autre. Ainsi l'oracle de Delphes ne risquait pas de se compromettre beaucoup en déclarant à Crésus qu'il ruinerait un grand empire, s'il déclarait la guerre à Cyrus ; et Nostradamus, sans être sorcier, a bien des prédictions qui se réalisent à leur manière. Mais voici qui est plus étonnant. L'augure Vettius Valens, qui vivait cent ans avant Jésus-Christ, jugea que la puissance romaine devait durer douze siècles, s'il était vrai que Romulus eût vu douze vautours quand il consulta le vol des oiseaux avec Rémus son frère ; et il s'est écoulé en effet douze siècles environ entre la fondation de Rome et la chute de l'empire d'Occident. Le Tasse doit avoir annoncé quelque part la Révolution française, et Sénèque, vous vous le rappelez sans doute, a prédit la découverte de l'Amérique avec une clarté que vos prophètes juifs ont pu difficilement surpasser. Je me souviens d'avoir lu ces mots dans un philosophe anglais* : « Montrez-moi dans votre Bible une prophétie aussi claire, et qui ait été aussi exactement accomplie, que celle que Sénèque a faite par pur hasard de la

* Collins.

découverte de l'Amérique par Christophe Colomb, et je serai croyant. »

M. FAVIEN.

Parmi les coïncidences que vous rappelez, il en est qui sont remarquables en effet, surtout celui de Vettius Valens. Quant à la prophétie de Sénèque, outre qu'il faut être bien prévenu pour la comparer à celles de la Bible, il y a lieu de penser qu'elle n'est que de l'histoire. On voit seulement ici une preuve, entre plusieurs autres*, que l'Amérique n'était pas entièrement inconnue des anciens, ayant été visitée à une époque très-recu-

* Nous n'en donnerons que deux. La première nous est fournie par Diodore de Sicile, qui s'exprime à peu près ainsi : « En face de l'Afrique et dans le grand Océan, se trouve une île d'une étendue considérable et qu'un long intervalle sépare du reste du monde. Le sol de cette île, tantôt plat, tantôt montagneux, est coupé de grandes rivières. Les villes sont embellies par de somptueux édifices. Le climat en est si doux que les arbres y portent des fruits pendant la plus grande partie de l'année. Enfin cette heureuse contrée semble être la demeure des dieux plutôt que celle des hommes. Cette île, long-temps inconnue à cause de son grand éloignement, a été découverte de la manière suivante. Les Phéniciens ont, dès les temps les plus reculés, entrepris de longs voyages et fondé des établissements en Afrique et dans l'Europe occidentale. Leur prospérité croissant, ils poussèrent au delà des colonnes d'Hercule, explorèrent la côte d'Afrique et fondèrent Gadès dans la Bétique. Mais un jour, assaillis par une tempête, ils furent entraînés sur les côtes de cette grande île, où ils n'abordèrent qu'après une très-longue navigation. La renommée ne tarda pas à faire connaître la beauté et la fertilité extraordinaire de ce pays, tellement que les Etruriens, alors puissants sur la mer, formèrent le projet de le coloniser. Mais ils en furent empêchés par les Carthaginois, qui voulaient se la réserver comme un asile où ils pussent se retirer avec toutes leurs familles, si leur propre pays était envahi. » (Diod. Bibl. lib. IV. p. 299, 300, édit. Rhodoman.) La seconde preuve que nous avons à fournir est le témoignage d'Avitus, qui déclare dans un ouvrage de Sénèque lui-

lée par des marchands de Phénicie. Mais permettez-moi de vous demander si vous avez lu l'Ancien-Testament.

M. DE LASSALLE.

Pas trop. Je dois vous avouer que je n'en ai qu'une notion un peu superficielle.

M. FAVIEN.

C'est fâcheux. Il me sera moins facile alors de vous faire sentir à quel point les prophéties de l'Ancien-Testament diffèrent de celles que vous osez leur assimiler. J'espère pourtant vous convaincre que ce rapprochement est injuste et votre explication inadmissible. Que prouvent, en effet, les exemples que vous alléguiez ? qu'entre tant de faux présages ou de pressentiments qui n'ont point eu de suite, il s'en est rencontré un ou deux que l'événement a justifiés. On n'a retenu que ceux-là ; et les autres, qui étaient en bien plus grand nombre, on les a oubliés. Je conçois cela, tout en souriant à ces jeux du hasard ou à ces essais heureux de la sagacité humaine, et je pourrais ne pas chercher d'autre explication aux prophéties de l'Ancien-Testament accomplies dans le Nouveau, si je n'y voyais qu'une ou deux prédictions entre mille, que la fortune aurait pu s'amuser à vérifier, en laissant tomber tout le reste à terre. Mais j'y vois tout autre chose. Ici, il y a un corps de prophéties, s'appuyant les unes sur les autres, convergeant toutes vers un même fait qui n'est rien moins que la plus grande révolution survenue dans l'histoire des hommes, et enfin s'accomplissant toutes de telle sorte que nous pouvons défier qu'on nous en cite une seule qui ait été démentie par l'événement.

même, « que des terres riches et fertiles sont situées dans le grand Océan, et qu'au delà il y a encore d'autres rivages et un autre monde. » (Avitus in Senec. Suasor apud Horn. de Origin. Americ.)

M. DE LASSALLE.

Ce n'est pas assez d'affirmer cela, Monsieur Favien, il faudrait me le prouver.

M. FAVIEN.

C'est ce que j'allais faire. Avant tout, remarquez que l'Ancien-Testament ne contient pas seulement çà et là quelques prophéties isolées. On y trouve des prédictions si nombreuses et si bien liées les unes aux autres, qu'on peut dire que l'Ancien-Testament tout entier, faisant attendre partout un nouvel ordre de choses, n'est qu'une grande prophétie. Aussitôt après l'entrée du mal dans le monde, il annonce, sous le nom de « la postérité de la femme, » un réparateur qui doit détruire l'œuvre du tentateur et relever l'homme tombé. Dès cet endroit, qui se trouve à la troisième page du livre, l'Ancien-Testament n'est que comme une histoire anticipée de ce réparateur et d'un certain royaume qu'il doit fonder sur la terre. Le pays et le peuple du Messie sont déjà marqués dans le douzième chapitre de la Genèse. Il doit naître dans la postérité d'Abraham, et sur la terre de Canaan, que Dieu donne à Abraham tout exprès. C'est cette fameuse promesse qui conduit Abraham en Palestine; c'est elle qui y ramène ses descendants après un exil de quatre siècles; c'est elle enfin qui forme le peuple juif: ce qui fait dire à Pascal « qu'il y a bien de la différence entre un livre que fait un particulier et qu'il jette parmi le peuple, et un livre qui fait lui-même un peuple. » Ce commencement peut vous faire juger de la place que doit prendre le Messie dans l'Ancien-Testament. Otez de l'histoire romaine l'augure de Vettius Valens et les douze vautours de Romulus, qu'est-ce qu'elle y perd? rien qu'une anecdote intéressante; et bien des gens ont appris l'histoire romaine, qui n'ont jamais entendu nommer Vettius Valens. Mais ôtez de l'histoire juive la promesse du Messie,

vous l'anéantissez : vous ne pouvez plus rendre compte ni de l'origine, ni de l'établissement, ni de la religion, ni des coutumes de ce peuple unique, dont le caractère distinctif a toujours été, est encore aujourd'hui, d'attendre un Messie.

Après la vocation d'Abraham, vous pouvez suivre le cours de la prophétie dans tout l'Ancien-Testament. Vous la verrez se développer et se dessiner de siècle en siècle, de prophète en prophète, pendant un intervalle de deux mille ans, jusqu'à ce qu'elle vienne enfin s'accomplir en Jésus-Christ, qui signifie en grec Jésus-Messie. Chaque prophète à son tour ne semble venir que pour lui rendre témoignage, et pour ajouter une ligne à ce tableau où vous pouvez lire successivement dans lequel des peuples sortis d'Abraham, dans quelle tribu de ce peuple, dans quelle famille de cette tribu, dans quel lieu, dans quel temps le Messie doit paraître, avec ce qu'il doit faire et ce qui doit lui arriver. De là cette parole profonde de l'Apocalypse : « L'esprit de la prophétie est le témoignage de Jésus* ». Ajoutez enfin qu'à côté de ces prophéties, ou plutôt de cette prophétie perpétuelle, l'Ancien-Testament renferme une suite de faits et d'institutions qui se rapportent au Messie et à son œuvre. Je veux parler surtout de ces sacrifices, qui préfiguraient un sacrifice à venir, et que le Messie devait faire cesser, suivant Daniel. Et chose étonnante ! Jésus-Christ les a fait cesser en effet. Ils ont été constamment offerts jusqu'à lui : après lui, ils se sont bientôt arrêtés ; et pourtant les Juifs auraient pour les offrir les mêmes raisons qu'ils avaient autrefois, puisqu'ils attendent toujours ce même Sauveur qu'attendaient leurs pères.

Telle est, Monsieur, la grande prophétique qui remplit tout l'Ancien-Testament, et qui du reste a fait donner à ceux qui l'ont écrit le nom de prophètes. L'Ancien-Testament est le livre des prophètes. Voulez-vous le sentir par vous-même ? Es-

* Apocalypse, XIX, 10.

savez de l'ouvrir au hasard : à peine y découvrirez-vous une page qui n'ait un aperçu sur l'avenir. Je voulus un jour en faire l'épreuve. Je pris successivement plus de dix endroits à l'ouverture du livre : je n'en trouvai qu'un seul qui n'offrît pas quelque trait relatif au Messie ou à son règne. Au surplus, ce caractère de l'Ancien-Testament est assez prouvé par l'attente où vous voyez les Juifs, qui sont les disciples de l'Ancien-Testament. Je pourrais vous faire voir qu'ils ont attendu le Messie précisément pour le temps où Jésus-Christ est né. Mais il me suffit qu'ils l'ont toujours attendu, et que ne voulant pas le reconnaître en Jésus, il l'attendent encore, comme vous le voyez de vos yeux. C'est une marque sans réplique qu'ils ont trouvé dans leurs livres, ainsi que je l'ai dit, non-seulement des prophéties, mais une prophétie constante et générale du Messie et de son règne. Que si une prophétie de ce caractère vient à recevoir son accomplissement, il serait hors de propos de l'expliquer par une coïncidence fortuite, comme on le pourrait faire d'une ou deux prédictions isolées. Pour qu'il y eût parité entre les prophéties de l'Ancien-Testament et l'augure de Vettius Valens, il faudrait que cet augure fît partie d'une suite de présages qui se seraient succédé de siècle en siècle, depuis la fondation de Rome, que dis-je ? depuis le commencement du monde, et qui auraient annoncé, avec une clarté toujours croissante, la chute de l'empire Romain.

LUCILE.

Il me semble, mon cher ami, que la différence est frappante, et que M. Favien l'a suffisamment établie.

M. DE LASSALLE.

Je ne nie pas précisément ce que M. Favien vient de nous dire sur le caractère prophétique de l'Ancien-Testament ; mais je rejette la conséquence qu'il croit pouvoir en tirer. Que ce livre

renferme une prophétie compacte et soutenue, je l'accorde ; vous l'avez démontré, et j'en savais déjà quelque chose. Mais la généralité et l'étendue de cette prophétie n'en empêche pas l'accomplissement fortuit. C'est tout simplement une seule prophétie qui a été produite sous beaucoup de formes, les prophètes s'étant copiés les uns les autres. Pourquoi ne se serait-elle pas rencontrée avec l'événement, tout aussi bien que l'augure de Vettius Valens ou que la prédiction de Sénèque ? La généralité même de la prophétie n'est ici qu'une facilité de plus : ce qui est plus général est aussi plus vague et prête mieux à toutes les applications.

M. FAVIEN.

Fort bien, s'il ne se trouvait dans l'Ancien-Testament qu'une prophétie générale. Mais sur cette prophétie générale s'élèvent et s'appuient une multitude de prophéties spéciales, qui entrent dans le détail des événements, et qui caractérisent le Messie avec une précision qu'il n'est pas donné au hasard de rencontrer. Cela est si vrai, Monsieur, qu'il ne tient qu'à vous de composer d'avance une petite histoire du Messie d'après les prophètes ; histoire que vous trouverez ensuite dans le Nouveau-Testament accomplie en Jésus-Christ trait pour trait. Voulez-vous savoir en quel temps le Messie doit venir ? Voici Daniel qui vous prédit (IX, 24-27) qu'il viendra soixante et dix semaines (des semaines d'années) ou quatre cent quatre-vingt-dix ans après un édit portant que les Juifs devaient sortir de leur captivité et rebâtir Jérusalem, et Aggée (II, 6-9), qu'il honorera de sa présence le second temple (voyez Mal., III, 1) : Jésus arrive au temps marqué, à compter de l'édit d'Artaxerxès, et se montre souvent dans le second temple, qui est brûlé à quarante ans de là par Titus, comme Daniel l'a vu dans le même endroit. Dans quel lieu il doit naître ? Voici Michée qui vous annonce (V, 2) que c'est dans la tribu de Juda et dans la

petite ville de Bethléhem. De quelle famille il doit sortir? Voici toute une chaîne de prophètes qui vous répondent qu'il doit descendre d'Abraham (Gen., XII, 3; XXII, 18), dans la lignée d'Isaac (Gen., XXVI, 3, 4), puis de Jacob (Gen., XXVIII, 14; Nomb., XXIV, 17), puis de Juda (Gen., XLIX, 10), et ainsi en suivant jusqu'à David (Esaie, XI, 1; Jer., XXXIII, 15) : vous vous rappelez que Jésus est né à Bethléhem et dans la famille de David. Voulez-vous connaître enfin les faits de sa vie avec ce qui doit précéder sa naissance et ce qui doit suivre sa mort? Tout cela est écrit dans l'Ancien-Testament; et si vous rapprochez de ces prédictions que je vais vous faire lire, les endroits correspondants de l'Évangile que je vais vous montrer aussi, vous trouverez l'accomplissement aussi exact que la prophétie est circonscrite. Il enverra devant lui un prophète qui lui servira de précurseur (Mal., III, 1; Es., XL, 3, 5) : vous reconnaissez Jean-Baptiste. Il sera méprisé des hommes, tout Messie qu'il est, et l'on verra dans sa personne un mélange inouï de grandeur et d'abaissement (Es., LIII, ce fameux chapitre qu'on a appelé un cinquième Évangile). Il entrera dans Jérusalem monté sur un ânon (Zach., IX, 9, à comparer avec Math., XXI, 1-9). Il sera trahi par un ami, et vendu pour trente pièces d'argent, qui seront ensuite payées à un potier (Ps. XLI, 9; Zach., XI, 12, 13 : avec Matth., XXVI, 15; XXVII, 3-7). Il sera condamné comme un malfaiteur, et il subira son injuste condamnation avec une douceur inaltérable (Es., LIII, 6, 7, 12 : avec toute l'histoire de la passion). On lui percera les mains et les pieds, ses bourreaux se partageront ses vêtements et tireront au sort à qui aura sa robe (Ps. XXII, 16, 18 : avec Jean, XIX, 18, 23, 24). Il sera raillé jusque dans les plus horribles angoisses (Ps. XXII, 2, 7, 8, 9 : avec Matth., XXVII, 35-46). On lui donnera à boire du fiel et du vinaigre (Ps. LXIX, 22 : avec Matth., XXVII, 34). Bien que destiné à être enseveli avec le méchant, il le sera au contraire avec le

riche (Es., LIII, 5 : avec Matth., XXVII, 38, 57-60). C'est quand tout semblera perdu, qu'il finira par triompher ; son œuvre aura un plein succès après sa mort, et sa doctrine, rejetée des Juifs, soumettra les peuples et les rois, et couvrira enfin toute la terre (Es., LIII, 10-12 ; XLIX, 1, 8 ; Gen., XXII, 18). Qu'en dites-vous, Monsieur ? Sont-ce là de ces prédictions vagues et équivoques qu'on peut appliquer à qui l'on veut, ou que le hasard tout seul peut se charger de réaliser ? Montrez-moi dans toute l'histoire un autre que Jésus-Christ en qui ces traits, qui ne sont après tout qu'une petite partie de la prophétie, se trouvent rassemblés : un homme qui soit né à Bethléhem, de la famille de David, au temps que le second temple était debout, mais peu avant sa destruction ; qui ait été trahi, vendu pour trente pièces d'argent, supplicié comme un brigand, et pourtant enseveli comme un riche ; enfin, qui ait été à la fois le plus abaissé des hommes et le plus honoré, et qui, rejeté de son vivant et cru seulement après sa mort, ait opéré dans le monde une révolution universelle !

M. DE LASSALLE.

Monsieur, je n'ai point un esprit de chicane. Je ne voudrais pas soutenir que l'accomplissement de prophéties aussi détaillées puisse s'expliquer par le hasard, comme celui de l'augure de Valens ou du pressentiment de Sénèque. Mais ce que je ne puis m'empêcher de contester, c'est le sens même que vous donnez aux prophéties de l'Ancien-Testament. Je n'y vois guère ce que vous y voyez. A peine y en a-t-il une qui soit conçue en termes clairs et naturels, et la plupart sont engagées de telle sorte dans le récit des événements contemporains, qu'on a peine à démêler ce qui se rapporte au présent d'avec ce qui regarde l'avenir. Pourquoi le langage de la prophétie n'est-il pas aussi lucide que celui de l'histoire elle-même ? Je prends pour exemple les trois ou quatre premières prédictions que vous venez de

me montrer. Qui me dit « que ce désiré de toutes les nations » dont parle Aggée, ou « celui qui doit régner en Israël » que Michée fait naître à Bethléhem, ne soit pas quelque autre que le Messie? Je ne sais trop non plus si je dois le reconnaître dans cette « postérité d'Abraham », ni surtout dans cette « étoile sortie de Jacob », qui peut signifier tout ce qu'on voudra. Comment puis-je savoir aussi que les soixante et dix semaines de Daniel soient des semaines d'années? Tout cela, je vous l'avoue, me paraît assez obscur; et il devrait être clair comme le jour pour que votre raisonnement fût solide.

M. FAVIEN.

Vous venez, Monsieur, de mettre le doigt sur la difficulté. C'est ici le seul point attaquant de mon raisonnement, et je comprends votre observation. Je ne sais même si je pourrais empêcher un esprit disputeur de m'échapper par là. Mais tel n'est pas le vôtre, je vous rends volontiers cette justice, et je crois que vous serez pleinement satisfait des considérations que je vais vous présenter.

Je conviens d'abord que le langage de la prophétie n'est pas, en général, aussi clair que celui de l'histoire. Pourquoi? on en a donné diverses raisons; nous ne pouvons faire là-dessus que des conjectures, et je me borne ici à une seule observation. Cette demi-obscurité de la prophétie se rattache au plan que Dieu suit dans toutes les voies de sa providence. Car d'abord, Dieu ne gêne point la liberté de l'homme; et il faudrait le faire pour certaines prophéties, si elles étaient telles que vous les demandez, parce que les ennemis de la foi pourraient dès-lors prendre à tâche d'en contrarier l'accomplissement. Il faut qu'ils puissent vérifier la prophétie sans s'en douter eux-mêmes. Ensuite, Dieu ne force point la conviction de l'homme. Il ne lui rend pas la vérité tellement évidente qu'il ne lui reste plus aucun travail à faire; au contraire, il oblige partout l'homme à la

chercher, à la poursuivre, d'autant que la religion consiste plus encore dans les sentiments du cœur que dans les notions de l'esprit. Cette remarque ne s'applique pas seulement à la religion révélée : il en est de même dans la religion naturelle. L'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, dont vous ne doutez pas, vous semblent-elles aussi claires que le jour ? S'il en est ainsi, la profession du Vicaire Savoyard aurait pu être bien plus courte qu'elle n'est. Ne demandez-donc pas à la révélation une évidence que la raison elle-même ne possède pas ; et puisque vous vous contentez d'avoir des preuves d'un Dieu et d'un avenir qui suffisent pour persuader un esprit candide, contentez-vous aussi si les prophéties sont assez claires pour qu'on puisse reconnaître après l'événement, qu'elles l'avaient annoncé. Nous avons cela dans l'Ancien-Testament, et plus encore : nous y avons même de quoi prévoir l'événement, pour les grands traits du moins.

Du reste, Monsieur, il y a dans l'Ancien-Testament des prophéties plus claires que ne le sont ordinairement celles qui regardent le Messie. Celles-ci n'auraient guère pu l'être autant que vous le voudriez, sans que la religion chrétienne fût proclamée en même temps que la juive, ce qui eût troublé la marche progressive de la révélation. Elles sont engagées, dites-vous, dans les choses contemporaines ? Cela est vrai ; mais c'est par là qu'elles se lient à tout : ce qu'elles y perdent en lucidité, elles le regagnent en étendue et en profondeur. Mais je pourrais vous citer d'autres prophéties plus claires et telles à peu près que vous les désirez. On a fait une petite histoire d'Egypte avec les prophéties ; et les prédictions de Daniel sur les quatre monarchies ont fourni à Rollin le plan de son Histoire ancienne. Mais vous n'êtes pas encore en état de supporter des prophéties si précises. Vous vous plaignez d'un défaut de clarté ; vous vous plaindriez alors d'une clarté trop grande. Ce n'est pas là de la prophétie, diriez-vous, c'est de l'histoire ; et

cela même vous serait une raison de douter. Je vous parle d'après mon expérience personnelle. Il m'a fallu une foi plus affermie pour croire les prophéties tout à fait claires, que pour croire celles qui demeurent légèrement voilées jusqu'à l'événement. C'est que nous sentons que le langage de la prophétie ne peut, et ne doit pas être en général aussi lucide que celui de l'histoire. Aussi, savez-vous où il faut aller chercher des prophéties parfaites à votre gré et claires comme le jour? C'est dans les livres apocryphes. Il y a un livre faussement attribué à Esaïe qui a pour titre « Anabatikon » ou l'Ascension d'Esaïe. Là, vous trouverez annoncée en détail la résurrection de Jésus-Christ, avec le nombre de ses disciples, leurs travaux dans le monde, etc. : vous croyez lire les Actes des apôtres. Mais c'est là que vous sentez la différence de l'œuvre de Dieu à celle de l'homme ; et je ne doute nullement que si les prophéties de l'Ancien-Testament eussent été faites après l'événement, elles ne fussent assez claires pour trahir une origine humaine et pour n'inspirer aucune confiance. Telles qu'elles sont, elles ont tout le degré de lumière nécessaire pour qu'on puisse, je le répète, non-seulement reconnaître l'événement, ce qui suffirait, mais encore le pressentir.

Il faut faire ici une réflexion importante. S'il manque quelque chose à la clarté des prophéties de l'Ancien-Testament quand chacune d'elles est vue à part, il n'en est plus de même, Monsieur, quand on la regarde à sa place et dans son rapport avec la prophétie générale. Telle prophétie qui serait obscure ailleurs ne le serait point ici, parce que la promesse répandue partout achève de l'éclaircir. Ainsi, quand il est dit que « celui qui doit régner en Israël » sortira de Bethléhem, on ne peut savoir, dites-vous, s'il est question du Messie ou de quelque prince juif. Je pourrais répondre que les mots qui suivent, « dont la génération est dès le commencement, dès l'éternité, » suffisent pour lever tout doute à cet égard, puisque le Messie est seul un roi

éternel. Mais quand cet éclaircissement ne serait pas ajouté, l'équivoque n'existerait pas ici, dans l'Ancien-Testament, où il est parlé du commencement à la fin d'un Messie à venir. De cela seul que vous ne voyez personne d'autre à qui appliquer cet endroit, vous êtes contraint de l'appliquer au Messie. J'en dis autant du « désiré de toutes les nations » qui doit venir dans le second temple. Il faudrait voir ici le Messie, alors même que nous n'y serions pas obligés par ce qui précède et ce qui suit, surtout en rapprochant cette prédiction de cette autre, Mal., III, 1 : « Le Dominateur, l'Ange de l'alliance si désiré de vous, viendra dans son temple. » Même observation sur les mots qui marquent la ligne choisie pour enfanter le Messie, « la postérité d'Abraham, l'étoile de Jacob. » Le mot *étoile* est consacré dans le style figuré des prophètes pour signifier un homme qui exerce une haute puissance ou qui jette un grand éclat. Cette « étoile qui sortira de Jacob » pourrait être qui on voudra dans un livre ordinaire; mais dans l'Ancien-Testament ce ne peut être que le Messie. D'ailleurs, tout cela se tient; et en voyant annoncé, Jér., XXXIII, 15, que le Messie doit descendre de David, j'achève de m'assurer que j'ai bien interprété l'*étoile de Jacob* et la *postérité d'Abraham*, puisque sortant de David, il doit sortir nécessairement de Juda, de Jacob, d'Isaac et d'Abraham. Quant aux semaines de Daniel, c'est une autre chose. Il est reçu qu'un *jour* se dit pour un *an* dans le langage des prophètes : tous les dictionnaires hébreux en font foi, même ceux qui ont été faits par des incrédules. Daniel a pu être d'autant plus facilement conduit à s'exprimer de cette manière, qu'il oppose les soixante et dix semaines d'années qui doivent suivre la captivité aux soixante et dix ans qu'elle avait duré.

M. DE LASSALLE.

Je vois bien la portée de votre réflexion sur le jour que les prophéties spéciales empruntent de la prophétie générale.

Mais cela ne me suffit pas. Je crois que si j'eusse vécu avant Jésus-Christ, et que j'eusse été Juif (je dis Juif croyant) j'aurais été bien embarrassé de pressentir, comme vous le dites, l'histoire du Messie, même pour les grands traits.

M. FAVIEN.

Eh Monsieur, que cette réflexion vous vient à propos ! Vous me rappelez un argument tout simple auquel je ne songeais pas, et qui me dispense de tous les autres. Ce que vous pensez que vous n'auriez pas pu faire, a été fait ; et la meilleure preuve que les prophéties ne sont pas si obscures, c'est qu'elles ont été comprises avant l'événement.

M. DE LASSALLE.

Comprises, et par qui ?

M. FAVIEN.

Par les Juifs. Cela seul que les Juifs ont toujours attendu un Messie, prouve tout au moins que la prophétie générale de l'Ancien-Testament ne leur était pas obscure. Mais vous allez voir que les plus importantes des prophéties spéciales ne l'étaient pas non plus. Ils avaient compris que le Messie devait naître dans le temps où Jésus-Christ est né. Ils l'avaient si bien compris, et si longtemps avant l'événement, qu'ils avaient eu le temps de communiquer leur impression là-dessus aux nations voisines et dans toute l'étendue de l'empire Romain. L'histoire du Nouveau-Testament nous montre cette attente généralement répandue chez les Juifs ; et les historiens profanes eux-mêmes nous font connaître que le bruit en était venu jusqu'à Rome, où l'on ne savait qu'en penser. Vous n'avez peut-être pas oublié ce fameux passage de Tacite, dans son récit du siège de Jérusalem (Histoire, V, 13) : « S'il en faut croire un grand nombre d'hommes, il était écrit dans les anciens livres des prêtres que dans

ce même temps l'Orient devait acquérir la prépondérance, et l'empire échoir à des hommes sortis de la Judée. » Ce témoignage est corroboré par celui de Suétone, qui dit en parlant également du règne de Vespasien (1, 4) : « C'était une opinion ancienne, constante et répandue dans tout l'Orient, que les devins promettaient l'empire pour cette époque à des hommes sortis de la Judée. » Les Juifs avaient encore compris que le Messie devait descendre de la maison de David : car ils l'appelaient, comme nous le voyons dans le Nouveau-Testament (Math., XXII, 42), et ils l'appellent encore « le Fils de David. » Ils avaient compris qu'il devait naître à Bethléhem : car leurs docteurs le firent connaître à Hérode, sur la foi de cette même prophétie de Michée qui ne vous a pas paru assez claire ; et c'est pour cela qu'Hérode fit massacrer les enfants de Bethléhem, se figurant dans ce *roi des Juifs* que chacun attendait, un souverain temporel qui succéderait à sa puissance. Et puisque vous avez parlé de « l'étoile de Jacob, » j'ajouterai qu'on avait bien compris qu'elle désignait le Messie, puisque le faux Messie Coziba prit le nom de Barcochab, ou fils de l'étoile, par allusion à cette prophétie de Balaam.*

Après cela, Monsieur, j'ai droit de conclure que les prophéties de l'Ancien-Testament ne sont pas si obscures qu'on ne puisse affirmer qu'elles s'accordent avec l'histoire de Jésus-Christ ; et cet accord, une fois reconnu, ne peut s'expliquer par une rencontre fortuite. La prédiction est à la fois trop considérable et trop circonstanciée. La prophétie générale ne permet pas de se méprendre sur le sens des prophéties spéciales, qu'elle concentre sur le Messie et sur son œuvre ; et les prophéties spéciales, à leur tour, ne permettent pas de prendre le premier venu pour le Messie, qu'elles caractérisent trop exactement. Réunies, elles forment un ensemble, et comme je l'ai dit,

* Basnage, Histoire des Juifs, p. 315.

un corps de prédictions, pour lequel il est impossible d'admettre un accomplissement fortuit ; surtout quand vous considérez qu'à côté de tant de traits qui se sont vérifiés en Jésus-Christ, il ne s'en rencontre pas un seul qui se trouve contredit. Pour moi du moins, je vous déclare qu'en m'imaginant dans le cas actuel une coïncidence fortuite, je serais à mes propres yeux dans le faux, dans l'impossible, dans l'absurde. Miracle pour miracle, j'aime mieux croire à ceux de Dieu qu'à ceux du hasard ; et si je n'ai pas d'autre explication pour l'accord de l'événement avec la prophétie, je ne vois de refuge que dans la foi pour échapper à une intolérable crédulité.

LUCILE.

Mon ami, j'ai quelque inquiétude pour ta première batterie.

M. DE LASSALLE.

Oh, toi, mon amie, tu es toujours prête à te rendre au premier coup de feu. Au surplus, nous avons de la réserve. Je veux supposer que l'accord de l'événement avec la prophétie ne pût s'expliquer sans une combinaison intelligente : je dis que cette combinaison est des hommes, et non pas de Dieu. Au fait, cette hypothèse est plus vraisemblable que la première, et c'est par là que j'aurais dû commencer. Il y a eu ici de la fraude, comme il y en a dans toutes les révélations, passées, présentes et futures.

M. FAVIEN.

Ce n'est donc plus le hasard, c'est la fraude que vous chargez d'expliquer la prophétie. — La fraude ! qu'on voit bien à cette indigne supposition, que vous ne connaissez guère mieux le Nouveau-Testament que l'Ancien ! — Pour peu que vous l'eussiez lu, vous y auriez senti à chaque page une candeur, une naïveté, qu'on ne trouve à ce degré

dans aucun autre livre , et vous auriez reconnu que les apôtres n'avaient d'autre prix à espérer de cette honteuse supercherie que la persécution et le martyre. Ah ! que leur langage et leur conduite est inexplicable avec cette explication ! Véritablement vous ne sortez d'une difficulté que pour vous jeter dans une plus grande. « L'Évangile a des caractères de vérité si grands, si frappants, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en serait plus étonnant que le héros. » Vous reconnaissez cette citation ? Mais passons là-dessus. Je consens à faire violence à mon sentiment, à ma raison, pour supposer que les apôtres ont voulu tromper les hommes sur l'article des prophéties. L'ont-ils pu ? cette question me suffit. Comment s'y seront-ils pris ?

M. DE LASSALLE.

De l'une de ces deux manières que vous m'avez aidé vous-même à démêler d'après Rousseau : on a pu faire l'événement pour la prophétie, ou la prophétie pour l'événement.

M. FAVIEN.

Pour laquelle vous décidez-vous ?

M. DE LASSALLE.

On aura fait l'événement pour la prophétie. La prophétie existait dans l'Ancien-Testament. Il ne restait qu'à faire concorder l'événement avec elle en l'arrangeant tout exprès. Qu'y a-t-il là d'incroyable ?

M. FAVIEN.

Je vois avec plaisir que la prophétie ne vous paraît plus obscure : car avant d'arranger l'événement pour elle, il a fallu apparemment la comprendre. Mais enfin, expliquez-vous. — A-t-on pris des mesures pour faire arriver en effet les choses

prédites? ou bien les a-t-on racontées comme si elles étaient arrivées, sans qu'il en fût rien? — A-t-on dirigé l'histoire ou l'a-t-on inventée?

M. DE LASSALLE.

L'un ou l'autre : il y a tant de manières de tromper les hommes! Nous avons plus d'une corde à notre arc.

M. FAVIEN.

Tant que vous voudrez, mais une bonne corde vaut mieux que deux mauvaises.

M. DE LASSALLE.

Mais enfin, pourquoi n'aurait-on pas dirigé de telle sorte les principaux événements de la vie de Jésus, qu'ils répondissent à la prophétie? Vous m'avez dit, par exemple, que le Messie devait, d'après Zacharie, entrer à Jérusalem monté sur un ânon. Les disciples de Jésus ne pouvaient-ils prendre un ânon et faire monter leur maître dessus, pour avoir lieu de dire ensuite que la prédiction de Zacharie s'accomplissait en sa personne?

M. FAVIEN.

D'accord : ils le pouvaient pour ce trait de la prophétie, et peut-être pour deux ou trois autres encore. Mais le pouvaient-ils pour la prophétie entière? Songez-y, Monsieur, une prophétie qui se compose de tout un système de prédictions, les unes relatives aux plus grands événements, les autres aux circonstances les plus petites; une prophétie qui porte non-seulement sur toute la vie d'un homme, et cet homme le Messie, mais encore sur ce qui devait arriver avant et après : l'impossibilité est criante. Il y avait des prédictions qui se rapportaient à l'enfance du Messie, à sa naissance, à la mission d'un prophète qui devait

le précéder. Avait-on choisi Jésus pour en faire le prétendu objet des prophéties, avant qu'il fût au monde? L'avait-on fait naître tout exprès à Bethléhem? Avait-on envoyé devant lui un faux précurseur, et fait un Jean-Baptiste en attendant qu'on fit un Jésus-Christ? Il y avait des prédictions qui annonçaient au Messie de grandes douleurs et une mort affreuse. Était-on si assuré de la complaisance de Jésus, qu'après l'avoir choisi sans son aveu, on pût compter sur lui pour soutenir jusqu'au bout son rôle et pour se faire haïr, persécuter, arrêter, crucifier? Mais il y avait enfin bien des prédictions qui concernaient les ennemis du Messie. Quand les soldats romains clouaient Jésus à la croix et lui perçaient les mains et les pieds, suivant le Psaume XXII; quand les scribes et les pharisiens accomplissaient mot pour mot une autre partie de ce psaume en raillant Jésus jusque sur la croix *; quand les Juifs rejetaient Jésus et demandaient sa mort, et puis à quelques jours de là se convertissaient par milliers et l'adoraient comme leur Seigneur et leur Dieu, ne faisaient-ils tout cela que pour obéir aux apôtres? et de pauvres pécheurs de la Galilée disposaient-ils à leur gré du

* « Pour moi, je suis un ver de terre, et non un homme: je suis l'opprobre des hommes et le rebut du peuple. Ceux qui me voyaient se sont moqués de moi; ils en parlaient avec outrage, et ils m'insultaient en remuant la tête. Il a espéré au Seigneur, disaient-ils, que le Seigneur le délivre maintenant; qu'il le sauve, s'il est vrai qu'il l'aime (Psaume XXI, 6, 7, 8). Et ceux qui passaient par là le blasphémaient en branlant la tête et lui disant: Toi qui détruis le temple de Dieu et qui le rebâties en trois jours, que ne te sauves-tu toi-même? Si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix. Les princes des prêtres se moquaient aussi de lui avec les scribes et les sénateurs, en disant: Il a sauvé les autres, et il ne peut se sauver lui-même. S'il est le roi d'Israël, qu'il descende présentement de la croix, et nous croirons en lui. Il met sa confiance en Dieu; si donc Dieu l'aime, qu'il le délivre maintenant, puisqu'il a dit: Je suis le Fils de Dieu. » Matthieu, XXVII, 39-45).

Sanhédrin , du peuple Juif, de Pilate et de l'empire Romain?— Achevez, Monsieur, de sentir tout ce qu'il y a d'insoutenable dans votre hypothèse, en essayant d'une hypothèse semblable pour l'histoire de notre temps.— Supposez qu'on déterre aujourd'hui un manuscrit, datant du douzième siècle, où il soit prédit qu'il naîtra six cents ans plus tard à Ajaccio en Corse un homme qu'une révolution terrible rendra maître de la France ; qui portera ses armes depuis le Rhin jusqu'au Nil, et remplira le monde entier du bruit de son nom ; qui vaincra l'Europe coalisée à Marengo, à Austerlitz, à Iéna ; qui se verra tout-à-coup arrêté au milieu de ses exploits et brisera sa puissance dans une dernière entreprise contre un monarque du nord ; enfin, qui, après un court exil, remontera sur le trône, en retombera encore, et s'en ira mourir dans une île lointaine et déserte. Supposez encore que certaines personnes concluent de là que l'auteur de ce manuscrit a eu l'esprit de prophétie. Que penseriez-vous de quelqu'un qui prétendrait leur fermer la bouche en disant : « Je sais le fond de ce mystère. Tout cela n'est qu'un coup monté. Une société secrète, ayant connaissance de la prédiction et voulant la faire passer pour une prophétie, a fait arriver tous ces événements à dessein de la vérifier. »

M. DE LASSALLE.

Il pourrait bien y avoir à cette direction des événements plus de difficulté que je ne pensais. Il y en a moins à les inventer, et c'est ce que les apôtres ont pu faire. Raconter une histoire fausse, et la choisir telle qu'elle répondît à la prophétie, cela n'était pas impraticable. Ils pouvaient bien dire que Jésus était né à Bethléhem, bien qu'il le fût ailleurs ; qu'il avait été crucifié, bien qu'il fût mort de mort naturelle ; et que sa doctrine a été rejetée de son vivant, reçue après sa mort, bien qu'il n'y eût de vérité ni dans l'une ni dans l'autre de ces assertions. Qui les empêchait de mentir ?

M. FAVIEN.

Qui les en empêchait? C'était tout le monde. C'était l'histoire, qui, dans un temps aussi bien connu que celui de Jésus-Christ, le temps d'Auguste, de Tibère, de Tacite, de Suétone, n'eût jamais accredité un tel mensonge chez toutes les nations, sans que personne y eût contredit et sans qu'on puisse rencontrer aucun vestige des véritables événements. C'était surtout les Juifs, au milieu desquels Jésus avait vécu, en présence desquels les apôtres ont commencé de prêcher *, et qui étaient aussi opposés aux disciples qu'ils l'avaient été au maître. Les aurait-on laissés, je vous le demande, attribuer faussement à Jésus-Christ, je ne dis pas telle ou telle action, mais une histoire tout entière, et quelle histoire! sans réclamer contre une si audacieuse imposture? Et tandisqu'on ne cherchait que des occasions contre eux**, eût-on négligé un moyen si facile de les confondre devant tout le peuple?—Monsieur, excusez ma franchise: ce sont là de ces pensées qui peuvent bien monter dans l'esprit d'un homme quand il essaie de toutes les hypothèses successivement, mais qui ne sauraient soutenir un quart d'heure de réflexion. — Je reviens à la prétendue prophétie de Napoléon.— Vous traiteriez de fou un homme qui voudrait qu'on eût fait arriver exprès pour l'accomplir toute l'histoire de ce grand homme. Mais penseriez-vous beaucoup plus favorablement de celui qui se tirerait de la difficulté en disant que cette histoire pourrait bien n'être qu'un conte fait à plaisir par des écrivains qui auraient eu intérêt à vérifier la prophétie, et que Napoléon n'a point existé ou qu'il n'a fait aucune des actions qu'on lui prête? †

* Actes II.

** Actes IV, V.

† On connaît la spirituelle brochure où M. Périès a prouvé la non-existence de Napoléon par les mêmes arguments dont s'est servi Dupuy pour nier l'existence personnelle de Jésus-Christ.

Et pourtant, Monsieur, ce discours ne serait pas plus insoutenable que celui d'un incrédule qui accuserait les apôtres d'avoir inventé à plaisir la vie de leur maître.— J'ose dire même qu'il le serait moins à certains égards.— Car, outre qu'il n'y a personne d'aussi intéressé à démentir les faux historiens de Napoléon que l'étaient les Juifs à démentir ceux de Jésus-Christ s'ils eussent fait un roman au lieu d'une histoire, la vie de Jésus-Christ tient assurément une tout autre place dans les annales du monde que ne fait celle de Napoléon lui-même. Quoi donc ! l'histoire ancienne et l'histoire moderne, qui se rencontrent en Jésus-Christ, se rencontreraient en un être de raison et s'appuieraient l'une et l'autre sur un tissu de faussetés, à la faveur de l'inconcevable audace des apôtres et du silence plus inconcevable encore de leurs adversaires !— Laissez de telles hypothèses à un Dupuy ou à un Volney, et contentez-vous du scepticisme de Rousseau. Lui, du moins, n'est jamais tombé si bas, et vous n'avez pas oublié ces belles paroles : « Dirons-nous que l'histoire de l'Évangile est inventée à plaisir ? Mon ami, ce n'est pas ainsi qu'on invente ; et les faits de Socrate, dont personne ne doute, sont moins attestés que ceux de Jésus-Christ. Au fond, c'est reculer la difficulté sans la détruire : il serait plus inconcevable que plusieurs hommes d'accord eussent fabriqué ce livre, qu'il ne l'est qu'un seul en ait fourni le sujet. »

M. DE LASSALLE.

Que la difficulté fût plus grande pour Jésus-Christ que pour Bonaparte, c'est ce dont je ne suis pas persuadé. Mais enfin, quand elle ne le serait qu'autant, c'est bien assez pour rendre ma thèse embarrassante, j'en dois convenir. Mais ce que je dirais dans la supposition de ce manuscrit concernant Bonaparte, c'est que cette prétendue prophétie aurait été faite après l'événement. C'est ce que je dis aussi, Monsieur, pour les prophéties de l'Ancien-Testament.

M. FAVIEN.

C'est une autre affaire. Il est donc bien convenu entre nous que votre seconde explication est plus inadmissible encore que la première, et qu'il est impossible de supposer que l'événement ait été fait pour la prophétie. Mais j'ai encore une question à vous faire là-dessus : est-il indispensable d'avoir vu Napoléon pour sentir la fausseté des suppositions que je viens de faire sur son histoire ?

M. DE LASSALLE.

Non pas.

M. FAVIEN.

Est-il indispensable d'avoir vu Jésus-Christ pour reconnaître la fausseté des suppositions analogues que vous avez faites sur la sienne ?

M. DE LASSALLE.

Les choses ne sont pas si claires pour Jésus-Christ que pour Napoléon, mais j'avoue qu'elles le sont assez.

M. FAVIEN.

Reconnaissez donc qu'on peut être parfaitement assuré d'un événement sans l'avoir vu, et qu'en disant qu'il ne croirait en aucun cas à une prophétie sans avoir été témoin de l'accomplissement, Rousseau a dit une chose déraisonnable. Il lui a pris fantaisie de déclarer nécessaire une condition qui ne se trouve pas dans la prophétie, qui ne pouvait pas s'y trouver pour toutes les générations; et puis, parce que cette condition manque, il refuse de croire. — C'est là de la prévention, non de la candeur. — Passons maintenant à votre dernière explication.

M. DE LASSALLE.

Vraiment, Monsieur, vous m'apprenez tant de choses nouvelles, que je ne puis me défendre de quelque inquiétude. Mais cette fois pourtant je crois ne faire qu'une supposition raisonnable. Si l'on ne peut faire ce qu'on veut avec l'histoire et les hommes, on le peut bien avec un livre. Le papier est discret et ne se plaint pas. Il y a bien des interpolations de ce genre dans l'histoire des lettres. Au surplus, je ne suppose pas qu'on ait écrit après coup tout l'Ancien-Testament. Je suppose seulement que les apôtres y ont intercalé ça et là des prophéties relatives au Messie, qu'ils auront rédigées d'après l'événement.

M. FAVIEN.

Vous oubliez, Monsieur, la place que les prophéties occupent dans l'Ancien-Testament. Elles y sont en si grand nombre, elles forment un ensemble si bien lié, elles sont d'ailleurs tellement engagées dans l'histoire contemporaine, qu'il eût été aussi facile, pour le moins, de refaire le livre tout entier que de les y insérer après coup.— Voici d'ailleurs une circonstance qui doublait la difficulté.— Quand les dix tribus qui formèrent le Royaume d'Israël se séparèrent de celui de Juda, elles emportèrent le Pentateuque de Moïse, la seule partie de l'Ancien-Testament qui fût alors recueillie. Le Pentateuque a été conservé jusqu'à nos jours par les descendants des Israélites, les Samaritains. Il faudrait que les apôtres, non contents d'altérer l'Ancien-Testament hébreu, fussent allés encore falsifier le Pentateuque des Samaritains, ennemis déclarés des Juifs. Mais c'est la moindre des difficultés.

Ne pensez-vous pas, Monsieur, que si les apôtres eussent composé les prophéties après coup, ils les auraient faites plus claires ? Vous vous plaignez qu'elles ne le sont pas assez : croyez-moi, un imposteur eût pris soin d'éviter ce reproche. Vous

ne trouverez pas mauvais que je me serve contre vous de vos propres armes. C'est ma seconde difficulté.

Voici la troisième. Si les prophéties de l'Ancien-Testament ont été faites après coup, comment se fait-il que les Juifs les aient comprises avant l'événement? Où avaient-ils lu qu'un Messie leur était promis, qu'il devait venir dans un temps déterminé, qu'il devait naître à Bethléhem, qu'il devait descendre de David, etc? Etait-ce dans des prédictions qui n'existaient pas et qui devaient être forgées des siècles plus tard? Cette réflexion paraît vous embarrasser. Laissons la, et passons à une dernière petite difficulté que je suis impatient de vous soumettre.

Les apôtres, dites-vous, ont altéré profondément le texte de l'Ancien-Testament : le papier est discret et ne se plaint pas. — Fort bien, mais ce papier pourrait se trouver entre les mains d'hommes moins discrets et plus disposés à se plaindre. — Qui étaient les gardiens-nés de l'Ancien-Testament? Les Juifs, les sacrificateurs, les scribes, les chefs des synagogues, c'est-à-dire les meurtriers de Jésus-Christ. — On sait assez que les Juifs avaient pour leurs livres saints un respect qu'ils portaient jusqu'à la superstition : c'est à tel point, que s'ils y trouvaient une lettre un peu plus grande ou un peu plus petite que les autres, ils conservaient soigneusement dans leurs copies ces différences, qu'on voit encore dans notre texte hébreu et dans lesquelles leurs docteurs ont vu de singuliers mystères. Les voici qui s'écartent pour la première fois de cette vénération excessive, et qui consentent sans scrupule aux plus audacieuses interpolations. — Et en faveur de qui cette exception énorme? — En faveur des disciples de Jésus-Christ, qui veulent prouver par ce mensonge que celui que ces mêmes Juifs viennent de crucifier est le Messie et le Fils de Dieu!

Mais je veux que les apôtres aient gagné... avec quoi? on sait que les apôtres n'avaient ni crédit ni argent, mais enfin,

ils auront gagné les gardiens de l'Ancien-Testament dans Jérusalem. Ils ont acheté le silence, le concours de tout le Sanhédrin, de tout le clergé de cette ville, depuis le premier de ses membres jusqu'au dernier. L'occasion les servait sans doute. Ils ont profité du temps où ces ennemis acharnés de Jésus-Christ déchargeaient le reste de leur fureur sur ses disciples, les dispersaient de toutes parts, lapidaient saint Etienne, obtenaient d'Hérode que saint Jacques eût la tête tranchée. Voilà donc l'Ancien-Testament altéré à Jérusalem, au gré des Chrétiens. Je vous accorde beaucoup : eh bien, vous n'avez rien fait encore.

Il existe apparemment d'autres manuscrits de l'Ancien-Testament. En tout cas, il y en a un pour le moins partout où il y a une synagogue, c'est-à-dire dans chacune des villes de la Judée. Mais que dis-je ? Les Juifs sont répandus dans tout le monde depuis deux cents ans. Ils ont des synagogues partout, et partout ils lisent l'Ancien-Testament chaque jour de sabbat. Il faut qu'après avoir gagné les prêtres juifs de Jérusalem, vous alliez gagner encore ceux de toute la Judée, ceux d'Antioche, ceux de Rome, ceux d'Athènes, ceux de Corinthe, ceux de Philippes, ceux de Babylone, ceux de Thessalonique, ceux de la terre entière !

Enfin ce bouleversement universel des livres sacrés des Juifs se faisant d'accord avec tout ce qu'il y a de prêtres juifs sur la terre, se fait dans un secret si profond que personne au monde ne s'en est jamais avisé jusqu'à nos jours ; qu'aucun souvenir du texte authentique ne s'est conservé dans aucun manuscrit, et que les Juifs abusés nous présentent avec confiance, de siècle en siècle, ce texte que les Chrétiens ont altéré entre leurs mains pour les condamner, et qu'on n'avait qu'à laisser tel qu'il était pour maintenir les espérances des Juifs et pour anéantir celle des Chrétiens !

Etes-vous toujours d'avis, Monsieur, qu'on a pu faire la prophétie pour l'événement ?

M. DE LASSALLE.

Mais, Monsieur. . . .

LUCILE.

Ah ! pour le coup, mon ami, il faut abandonner la position. Il ne s'agit pas d'être prêt à se rendre, comme tu m'en accuses. Prêt ou non, je ne vois pas moyen de se défendre, au moins avec cette batterie-là, qui est la troisième, et la dernière.

M. FAVIEN.

Et pensez-vous, Monsieur, que pour se prononcer sans présomption contre l'interpolation que vous supposiez, il soit indispensable d'avoir été témoin de la prophétie ? et que Rousseau ne soit pas prévenu, injuste, insensé, s'il ne se rend pas sans avoir vu à des preuves telles que celles que je viens de vous donner ? Le fait est, Monsieur, que cette hypothèse renferme à elle seule une telle réunion d'absurdités, que votre troisième explication est plus incroyable encore que la seconde, qui l'est plus que la première. Si donc il n'y en a pas une quatrième, je suis résolu pour ma part de croire que Dieu est intervenu dans la prophétie, pour ne pas me rendre coupable d'un excès de crédulité. — Remarquez bien, Monsieur, la suite de notre raisonnement. — Il n'y a que trois explications naturelles, nous l'avons appris de Rousseau lui-même, pour l'accord de l'événement avec la prophétie. Ou bien cet accord est purement fortuit : mais la prophétie est si considérable et si spéciale tout ensemble, que cela n'est pas plus possible qu'il ne le serait de faire une *Enéide* en jetant des caractères au hasard ; c'est une absurdité philosophique. Ou bien l'événement a été fait pour la prophétie : mais cela n'est pas plus possible qu'il ne l'est que l'histoire de Napoléon ait été arrangée ou faite à plaisir ; c'est une absurdité historique. Ou enfin la prophétie a été faite pour

l'événement : mais cela ne va rien moins qu'à renverser toutes les lois de la critique; c'est une absurdité littéraire.— Tournez-vous de tous les côtés, cherchez quelque autre issue, vous n'en trouverez point. Impossibilité, absurdité, vous ne verrez que cela dans tous les partis que vous pouvez prendre, et vous n'aurez de satisfaction pour votre intelligence qu'en vous rendant enfin, on le peut sans honte dans un combat de cette nature, et en disant, comme ces docteurs égyptiens qui s'étaient longtemps opposés à Moïse : « C'est ici le doigt de Dieu. »

M. DE LASSALLE.

Je ne puis aller jusque-là : mais je dois bien reconnaître qu'il y a plus à dire en faveur de la prophétie que je ne l'avais pensé jusqu'ici. C'est un sujet à examiner. Je puis trouver en y réfléchissant quelque réponse qui ne se présente pas à mon esprit sur-le-champ. Tenez, il me vient une idée à l'appui de ma première explication. Ce n'est pas de bonne guerre de revenir à une position que j'avais à peu près abandonnée : mais je vois bien que c'est la seule des trois qui soit tenable.

M. FAVIEN.

Vous avez raison, Monsieur, c'est la seule qui soit tenable. Je conçois qu'elle puisse du moins vous paraître telle aujourd'hui, à cause de ce que vous appelez l'obscurité des prophéties. Quand vous aurez étudié l'Ancien-Testament, elle vous semblera aussi peu tenable que les deux autres. Mais voyons votre réflexion.

M. DE LASSALLE.

Les Juifs, dont vous venez de nous parler, ne croient pas que Jésus soit le Christ, ni par conséquent qu'il ait accompli les prophéties. Ils ne croient pourtant pas que leurs livres aient été

falsifiés. Ils ne contestent pas non plus, que je sache, le fond de l'histoire de Jésus-Christ. Il faut donc qu'ils se tirent d'affaire en supposant la rencontre fortuite, que j'ai supposée moi-même en commençant. Est-il croyable que tout un peuple eût admis une absurdité, et qu'il l'eût admise dans le temps même où l'on pouvait le mieux s'en éclaircir ?

M. FAVIEN.

Tout un peuple, c'est trop dire. Beaucoup de Juifs crurent en Jésus-Christ. Les Juifs convertis se comptaient par dix milliers, quand saint Paul fit son dernier voyage à Jérusalem (Actes XXI, 20).— Si l'obstination du plus grand nombre vous paraît difficile à expliquer en admettant l'accomplissement de la prophétie, la conversion de ces dix milliers serait aussi inexplicable pour le moins sans cet accomplissement.—Mais l'incrédulité des autres, à le bien prendre, est une nouvelle preuve de la vérité des prophéties : premièrement, parce qu'elle a été prédite, de telle sorte que c'est une prophétie accomplie de plus ; secondement, parce que c'est l'incrédulité des Juifs qui garantit si merveilleusement l'authenticité et l'intégrité des écrits prophétiques, comme je vous l'ai fait voir.—Ces deux preuves réunies, la foi des uns, l'incrédulité des autres, ont une force admirable.— Il faut voir cela dans Pascal (Pensées, deuxième partie, VIII et XI).

Vous ne pouvez vous persuader que les Juifs eussent admis l'accomplissement fortuit, s'il était aussi inadmissible que je le dis. Mais vous oubliez, Monsieur, ce que peut le préjugé et l'entêtement, surtout chez ce malheureux peuple. Il vous donne lui-même la mesure de son aveuglement par son opinion sur le Messie. Car enfin les Juifs, croyant aux prophéties et ne les trouvant pas accomplies en Jésus-Christ, attendent un autre Messie en qui elles doivent s'accomplir. Mais outre qu'il est trop incroyable qu'il se rencontre un autre homme qui réunisse en

lui tous les signes d'une prophétie à la fois si étendue et si précise, il en est dans le nombre pour lesquels cela est absolument impossible, et le Messie que les Juifs attendent ne peut plus venir : son temps est passé.

Qu'il vienne à naître demain, dans dix ans, dans un siècle, pourra-t-on s'assurer qu'il soit de la famille de David, aujourd'hui que toutes les tables généalogiques des Juifs ont disparu? Pourra-t-il venir quatre cent quatre-vingt dix ans après un édit qui permettait aux Juifs de retourner dans leur patrie, aujourd'hui que le dernier de ces édits a plus de deux mille ans de date? Pourra-t-il se montrer dans le second temple, aujourd'hui que ce temple est brûlé? Pourra-t-il faire cesser les sacrifices, aujourd'hui qu'ils ont cessé depuis dix-huit cents ans? Aussi, essayez d'interroger un Juif là-dessus; pressez-le pour savoir au juste ce qu'il pense du Messie qu'il attend. Je puis vous le dire d'avance, parce que j'en ai fait l'épreuve : la confusion de ses réponses achèvera de vous convaincre que l'autorité de ce peuple infortuné ne peut être invoquée ici, et que des hommes assez furieux pour avoir commis le plus épouvantable des forfaits, peuvent bien être assez prévenus pour le justifier par une supposition absurde et contradictoire.

Ils ne l'ont pas examinée en face, vous pouvez m'en croire; ils ont résolu que Jésus, qui les contrariait, qui tonnait contre leurs vices et qui renversait leurs espérances charnelles, ne devait pas être le Messie, et là-dessus ils ont pris la première hypothèse qui leur est venue en tête ; à peu près comme la plupart de nos esprits forts commencent par poser en principe que la religion chrétienne ne saurait être divine, et puis admettent la mauvaise foi, le fanatisme, l'interpolation, tout ce qu'on voudra, sans se mettre en peine si leurs suppositions peuvent se défendre, ou si ce ne sont que des théories en l'air qu'il suffit de définir une fois clairement pour les avoir réfutées à tout jamais.

Je ne dis pas ceci pour vous, Monsieur, notre conversation est la preuve que vous ne partagez pas leur injustice.

Mais enfin, si les Juifs ne veulent pas reconnaître Jésus-Christ dans les prophéties de l'Ancien-Testament, pourront-ils refuser aussi de s'y reconnaître eux-mêmes? Ecoutez, Monsieur, ce qui est prédit des Juifs, depuis Moïse, dans ce livre que les Juifs honorent comme le livre de Dieu et qu'ils savent bien, eux qui l'ont gardé, n'avoir point subi d'altération.

« Si vous ne voulez point écouter la voix du Seigneur votre Dieu, et que vous ne gardiez et ne pratiquiez pas toutes ses ordonnances, toutes ces malédictions fondront sur vous et vous accableront; ces malédictions, dis-je, demeureront à jamais et sur vous et sur votre postérité, comme une marque étonnante de la colère de Dieu sur vous.

« Le Seigneur fera venir d'un pays reculé et des extrémités de la terre, un peuple qui fondra sur vous comme un aigle fond sur sa proie, et dont vous ne pourrez entendre la langue; un peuple fier et insolent, qui ne sera touché ni de respect pour les vieillards, ni de pitié pour les plus petits enfants. Il dévorera tout ce qui naîtra de vos bestiaux, et tous les fruits de votre terre, jusqu'à ce que vous périssiez: il ne vous laissera ni blé, ni vin, ni huile, ni troupeaux de bœufs, ni troupeaux de brebis, jusqu'à ce qu'il vous détruise entièrement. Il vous réduira en poudre dans toutes vos villes; et vos murailles si fortes et si élevées, où vous avez mis votre confiance, tomberont dans toute l'étendue de votre pays. Vous demeurerez assiégés dans toutes les villes du pays que le Seigneur votre Dieu vous donnera.

« Et vous mangerez les fruits de votre ventre, et la chair de vos fils et de vos filles, que le Seigneur votre Dieu vous aura donnés, tant sera grande l'extrémité de la misère où vos ennemis vous auront réduits. L'homme d'entre vous le plus délicat et le plus plongé dans les plaisirs refusera à son frère, et à sa

femme qui dort auprès de lui , et ne voudra pas leur donner de la chair de ses fils dont il mangera , parce qu'il n'aura rien autre chose à manger pendant le siège dont il se verra resserré , et dans le besoin extrême où vous réduiront vos ennemis par leur violence dans l'enceinte de toutes vos villes.

« Le Seigneur augmentera de plus en plus vos plaies , et les plaies de vos enfants , des plaies grandes et opiniâtres , des langues malignes et incurables.

« Et vous demeurerez un très-petit nombre d'hommes , vous qui vous étiez multipliés auparavant comme les étoiles du ciel , parce que vous n'aurez point écouté la voix du Seigneur votre Dieu. Et comme le Seigneur avait pris plaisir auparavant à vous combler de biens , et à vous multiplier de plus en plus , ainsi il prendra plaisir à vous perdre , à vous détruire , et à vous exterminer de la terre où vous allez entrer pour la posséder. Le Seigneur vous dispersera parmi tous les peuples , depuis une extrémité de la terre jusqu'à l'autre.

« Etant même parmi ces peuples , vous ne trouverez aucun repos , et vous ne trouverez pas seulement où asseoir en paix la plante de votre pied. Car le Seigneur vous donnera un cœur toujours agité de crainte , des yeux languissants , et une ame tout abîmée dans la douleur. Votre vie sera comme en suspens devant vous ; vous tremblerez nuit et jour , et vous ne croirez pas à votre vie. Vous direz le matin : Qui me donnera de voir le soir ? et le soir : Qui me donnera de voir le matin ? tant votre cœur sera saisi d'épouvante , et tant la vue des choses qui se passeront devant vos yeux vous effraiera.

« Le Seigneur vous fera ramener par mer en Égypte , dont il vous avait dit que vous ne deviez jamais reprendre le chemin. Vous serez vendus là à vos ennemis , vous pour être leurs esclaves , et vos femmes pour être leurs servantes ; et il ne se trouvera pas même de gens pour vous acheter.

« Je ravagerai votre pays , je le rendrai l'étonnement de vos

ennemis mêmes, lorsqu'ils en seront devenus les maîtres et les habitants. Je vous disperserai parmi les nations, je tirerai l'épée après vous, votre pays sera désert, et vos villes ruinées. Quant à ceux d'entre vous qui resteront, je frapperai leurs cœurs d'épouvante au milieu de leurs ennemis; le bruit d'une feuille qui vole les fera trembler; ils fuiront comme s'ils voyaient une épée, et ils tomberont sans que personne les poursuive. S'il en demeure encore quelques-uns d'entre ceux-là, ils sécheront au milieu de leurs iniquités dans la terre de leurs ennemis.

« Je ferai qu'ils seront tourmentés, qu'ils seront affligés en tous les royaumes de la terre, et qu'ils deviendront l'opprobre, le jouet, la fable et la malédiction des hommes dans tous les lieux où je les aurai chassés. Car je vais donner mes ordres, et je ferai que la maison d'Israël sera agitée parmi toutes les nations, comme le blé est remué dans le crible, sans néanmoins qu'il en tombe à terre un seul grain.

« La postérité qui viendra après nous, les enfants qui naîtront dans la suite d'âge en âge, et les étrangers qui seront venus de loin, voyant les plaies de ce pays et les langueurs dont le Seigneur l'aura affligé, la postérité, dis-je, et tous les peuples diront en voyant ces choses : Pourquoi le Seigneur a-t-il traité ainsi ce pays? d'où vient qu'il a fait éclater sa fureur avec tant de violence, et on leur répondra : Parce qu'ils ont abandonné l'alliance que le Seigneur avait faite avec leurs pères, lorsqu'il les tira d'Égypte. C'est pour cela que la fureur du Seigneur s'est allumée contre le peuple de ce pays; qu'il a fait fondre sur eux toutes les malédictions qui sont écrites dans ce livre; qu'il les a chassés de leur pays dans sa colère, dans sa fureur, et dans son extrême indignation, et qu'il les a envoyés bien loin dans une terre étrangère, comme on le voit aujourd'hui.* »

* Deutér., XXVIII, XXIX, 22—28. Lév., XXVI, 32—39. Jér., XXIV, 9. Amos, IX, 9.

Que dites-vous, Monsieur, de cette prédiction ? Vous ne l'accuserez pas d'obscurité : le langage en est presque aussi clair que celui de l'histoire. Eh bien, ne s'est-elle pas vérifiée, ne se vérifie-t-elle pas encore sous vos yeux, trait pour trait ? Je vois que vous en êtes frappé. Vous le serez davantage en la représentant article par article.

Le peuple romain pouvait-il être mieux décrit qu'il ne l'est ici : une nation venant de loin, semblable à un aigle, parlant une langue inconnue aux Juifs, tandis que toutes les autres nations qui leur ont fait la guerre venaient d'un climat moins éloigné et parlaient des langues qui avaient beaucoup d'analogie avec l'hébreu ? Le siège de Jérusalem par les Romains n'est-il pas comme peint aux yeux : ces hautes et fortes murailles sur lesquelles on s'assurait dans tout le pays, cette famine affreuse, ces familles se disputant un peu de nourriture, ces enfants mangés par leur mères ? ne croit-on pas lire, au lieu d'une prophétie, le récit de l'historien Josèphe ?

Les calamités qui sont tombées sur les Juifs n'ont-elles pas été à la fois « grandes et opiniâtres ? » ne durent-elles pas encore, et depuis bientôt dix-huit siècles ? Les Juifs vaincus n'ont-ils pas été, contrairement à la politique ordinaire de leurs vainqueurs, arrachés de leur pays natal, où on leur défendit même de remettre le pied sous peine de la vie ? Il y a plus : ils auraient pu être transportés du moins dans une retraite commune où ils auraient formé une colonie ; mais au lieu de cela, n'ont-ils pas été dispersés sous tous les cieux ? et peut-on aller dans quelque coin du monde où l'on ne trouve les Juifs ? Cependant, chose merveilleuse ! ne sont-ils pas demeurés séparés de tous les autres peuples ? et quelle image plus frappante que celle du prophète Amos qui les compare au froment promené dans le criblé sans qu'il en tombe un grain en terre ?

La condition des Juifs parmi ces nations étrangères, la peut-on méconnaître à ces traits : le repos les fuyant tou-

jours, leur cœur tremblant, leur ame en détresse et leur vie même pendante devant eux? N'avez-vous pas lu dans Josèphe que les prisonniers juifs furent conduits par milliers en Egypte à deux reprises, sous Titus et sous Adrien, et que ces malheureux esclaves étaient estimés à si vil prix qu'on en laissa périr onze mille de faim? Les Juifs n'ont-ils pas été, à la lettre, « en opprobre, en railleries, en proverbe et en malédiction » parmi les hommes? et cela, non seulement chez les chrétiens, mais aussi chez les mahométans et jusque chez les païens eux-mêmes*? Enfin, leurs malheurs n'ont-ils pas excité l'étonnement du monde entier? n'ont-ils pas été considérés, de tout temps, comme une chose qui sort du cours ordinaire de la nature et comme l'effet d'une malédiction du ciel?

Essayez pour cette prophétie des trois hypothèses de Rousseau.—La rencontre fortuite? le moyen de l'admettre, quand la prophétie est si précise, et qu'elle se rapporte à des circonstances si spéciales, à une histoire unique dans les annales du monde?—L'interpolation? mais quand aurait eu lieu cette interpolation, pour des événements qui ont duré dix-huit siècles, et qui durent encore?—L'invention, ou l'arrangement de l'histoire? eh! comment y penser, quand il s'agit de faits qui se passent encore aujourd'hui et sous nos yeux? Ici, vous avez ce que Rousseau demande. Vous êtes témoin de l'événement. Si vous n'êtes pas témoin de la prophétie, vous l'êtes du moins, et cela vous suffit, qu'il n'y a point eu d'interpolation. Enfin, vous pouvez affirmer que la rencontre fortuite est impossible, à

* « Devait-on s'attendre à voir les Juifs foulés aux pieds par les païens, qui n'ont jamais entendu parler du Sauveur? Qui a appris à l'Indou à punir encore aujourd'hui le Juif, sans connaître le crime dont il s'est rendu coupable? » (Buchanan, *Christian Researches in Asia*, p. 297, 298.)

moins de dire qu'elle est toujours possible, ce qui est contraire au sens commun et à Rousseau lui-même.

Ainsi, Monsieur, s'il faut être crédule pour ne pas croire aux prophéties messianiques, il faut l'être encore plus pour ne pas croire à celles qui regardent les Juifs. Il faut l'être à tel point que ni vous ni moi n'y pourrions jamais consentir. Je vous avais promis de vous faire voir qu'en rejetant la prophétie on serait dans l'absurde : je crois avoir dégagé ma promesse.

LUCILE.

Se peut-il quelque chose de plus clair ? Il faut avoir en effet un parti pris pour ne pas se rendre. N'est-il pas vrai, mon ami ?

M. DE LASSALLE.

Je ne fais pas difficulté de convenir que je n'aurais jamais cru qu'on pût alléguer en faveur de la révélation, je ne dis pas seulement des preuves de cette force, mais des preuves même de cette nature. Cette prophétie des Juifs surtout est étonnante : je n'y avais jamais fait attention. Mais je le répète, je me réserve de repenser à tout cela. Vous m'avez invité à examiner, je le veux bien ; c'est tout ce que je puis dire aujourd'hui.

M. FAVIEN.

C'est aussi tout ce que je demande. Je ne fais plus qu'une observation. La prophétie n'est qu'une des preuves de la révélation. Si nous en avons choisi une autre au lieu de celle-là, j'aurais pu vous montrer également qu'il faut plus de crédulité pour la rejeter que pour la recevoir. J'aurais pu le faire voir en particulier pour les miracles, pour la propagation du christianisme et pour le caractère de Jésus-Christ, sans parler de la morale et de la doctrine de l'Évangile.

Les miracles. Il est aisé de les dire controuvés. Mais s'ils le sont, comment expliquer que tant de disciples de Jésus-Christ soient allés attester dans tout le monde des faits qu'ils savaient être faux (car on ne se fait pas illusion sur des faits comme sur des doctrines), quand ils n'avaient d'autre prix à attendre de leur imposture que l'opprobre, la prison et la mort*? Comment expliquer que des milliers d'hommes aient cru à leur témoignage, jusque sur les lieux mêmes où devait s'être passée toute l'histoire imaginaire qui servait de fondement à leur prédication, quand tous les intérêts, toutes les passions, toutes les habitudes de ces prosélytes devaient les retenir dans leurs anciennes croyances? Comment expliquer surtout que les adversaires de l'Évangile aient reconnu les miracles de Jésus-Christ, et se soient mis en frais de conjectures pour en rendre raison, quand il leur eût été si facile d'en finir par un seul mot : Ce n'est pas vrai? Car les Juifs attribuaient les miracles de Jésus-Christ au démon, les païens à la magie ; mais ni les uns ni les autres ne les ont niés. Pour nous, qui avons plus de lumières qu'eux, l'hypothèse tombe, le fait reste, et l'Évangile est justifié.

La propagation de l'Évangile. Comment expliquer que l'Évangile se soit établi sur la terre, s'il n'a pas eu Dieu pour lui? C'est en vain qu'on nous répond par le succès de Mahomet. Tout est différent, tout est opposé dans les deux cas. Mahomet a triomphé d'une faible résistance avec des ressources puissantes : Jésus-Christ, d'une puissance formidable avec les plus petites ressources du monde. La doctrine de Mahomet favorisait les goûts et les passions des peuples ; celle de Jésus-Christ les combattait de front. Mahomet a employé la force des armes, et a été meurtrier au nom de sa religion ; Jésus-Christ n'a employé que la douceur, et a été martyr pour la sienne. Le succès de Ma-

* Pensées de Pascal, 2^e partie, XVII, 56.

homet est dans le cours naturel des choses ; celui de Jésus-Christ y est contraire*.

Le caractère de Jésus-Christ. Comment expliquer chez un simple homme, que dis-je ? chez un imposteur ou chez un fanatique une perfection morale dont on ne trouve pas d'exemple dans l'humanité ? Ou si vous pensez que le caractère de Jésus-Christ soit peint d'imagination, comment expliquer que des pécheurs d'un pays presque barbare aient conçu un tableau de perfection idéale, qu'aucun auteur n'égala jamais, même dans les pays les plus éclairés, ni avant la publication de l'Évangile ni après ?

Et la morale de Jésus-Christ dont vos philosophes sont contraints eux-mêmes d'avouer l'incomparable supériorité ! Et sa doctrine sur Dieu et sur la vie à venir, cette doctrine si ferme, si simple, et tout ensemble si nouvelle ! Il n'y a pas un de ces points sur lequel je ne puisse vous embarrasser aussi bien que je l'ai fait sur la question des prophéties. N'en doutez pas, Monsieur, l'incrédulité ne peut se soutenir qu'à la condition qu'on ne fera qu'effleurer les questions. Rousseau lui-même, malgré son apparente profondeur, les a seulement effleurées dans son Vicaire Savoyard. Pénétrez : vous y trouvez partout des assertions fausses, des principes faux ; et ce qu'il y mêle de vérité ne sert qu'à le condamner par son propre témoignage. J'en appelle à sa fameuse page sur les Écritures et sur le caractère de Jésus-Christ. D'un côté, Rousseau trouve en Jésus-Christ

* « Mahomet s'est établi en tuant, Jésus-Christ en faisant tuer les siens ; Mahomet en défendant de lire, Jésus-Christ en ordonnant de lire. Enfin, cela est si contraire, que si Mahomet a pris la voie de réussir humainement, Jésus-Christ a pris celle de périr humainement. Et au lieu de conclure que, puisque Mahomet a réussi, Jésus-Christ a bien pu réussir, il faut dire que, puisque Mahomet a réussi, le christianisme devait périr s'il n'eût été soutenu par une force toute divine. » (Pascal, Pensées, art. XII.)

une vertu surhumaine, et dans l'Évangile une morale parfaite ; de l'autre, il trouve dans ce même Évangile des doctrines qui lui semblent étranges et incroyables. En présence de ce double fait, comment devait-il raisonner ? Devait-il dire : Puisque ce livre a des lumières divines sur les questions morales, qui sont les moins sujettes à contestation, je dois le recevoir comme venant de Dieu, et l'en croire sur des points qui échappent à mon observation, tels que la pensée et les desseins du Créateur?—Ou bien devait-il dire : Puisqu'il y a dans ce livre, sur une matière qui m'est peu connue, certaines assertions qui m'étonnent, je dois le rejeter comme resplendissant de vérité sur les points les plus clairs ? — C'est le dernier parti qu'il prend : car sa prétendue suspension de jugement n'existe qu'en paroles.

Eh ! bien, Monsieur, je soutiens que Rousseau s'est montré crédule, en se déterminant de la sorte ; d'autant plus inexcusable dans son égarement, qu'il a mieux senti la force des preuves. La vie et la mort de Jésus-Christ sont d'un Dieu, et on ne peut savoir s'il n'a pas été un imposteur ! La morale de l'Évangile est parfaite, et on ne peut savoir si elle n'est pas le fruit du mensonge ! Les apôtres n'ont rien inventé, et on ne peut savoir s'ils ont dit vrai ou s'ils ont menti ! Que sont les prétendues contradictions de l'Évangile auprès de celles-là ? Ah ! Monsieur, vous ne trouverez jamais de repos pour votre raison, je dis pour votre raison elle-même, que dans la foi, pourvu seulement que la raison soit raisonnable, et non pas raisonneuse.

M. DE LASSALLE.

Monsieur, vous voulez bien du mal à Rousseau. Mais permettez-moi encore une question. Qu'avons-nous besoin après tout d'une révélation, quand on peut, sans son secours, avoir une religion telle que celle du Vicaire Savoyard ?

M. FAVIEN.

Sans son secours, Monsieur ? Pensez-vous donc que Rousseau ne doive rien à la révélation dans les idées qu'il a sur Dieu, sur la conscience et sur l'immortalité de l'ame ? Le christianisme est dans le monde depuis dix-huit siècles. Il a proclamé avec une clarté et une assurance parfaite l'existence de Dieu et l'immortalité de l'ame. Ce n'est pas merveille après cela qu'un philosophe vienne à son tour soutenir ces dogmes, avec la Bible dans les mains et le christianisme dans les mœurs.

Il les établit par la seule voie du raisonnement, dit-on ? Mais qui sait si la révélation ne serait pas pour la raison ce qu'est pour un aveugle le clairvoyant qui l'exerce à lire et à écrire, jusqu'à ce qu'enfin l'aveugle sache le faire tout seul ? Je ne vois qu'un moyen de s'en assurer : c'est de voir ce que la raison a fait avant que la révélation fût dans le monde. C'est une question d'histoire. Quelles ont été les lumières de la religion naturelle, avant qu'il y eût une religion révélée !

Encore cette question est-elle impossible à résoudre complètement. Car si la Bible est vraie, la révélation est aussi ancienne que le monde ; et qui nous dit qu'il n'ait rien pénétré chez les païens, sinon de la révélation mosaïque, du moins de la révélation patriarcale, qui remonte jusqu'au premier homme ?

Mais enfin quelle religion a-t-on eue avant la venue de Jésus-Christ ? Cherchez, je ne dis pas chez les nations les plus reculées, mais chez la plus civilisée de toutes, chez les Grecs : qu'ont-ils cru sur Dieu et sur la vie future ?

Vous n'avez pas besoin que je vous rappelle quelles étaient les lumières du peuple ou plutôt les ténèbres. Rousseau en a parlé dans sa profession de foi, et sur ce point il est d'une vérité, d'une éloquence admirables. Quant aux philosophes, ils étaient exempts des superstitions du vulgaire ; mais que mettaient-ils à la place ! Ils ne croyaient pas à une centaine de dieux, ni à

l'enfer de Pluton ; mais ils n'étaient bien assurés ni de l'unité de Dieu , ni d'un avenir. Il n'y a pas un philosophe de la Grèce qui ait enseigné ces deux dogmes clairement, simplement, positivement. On sait que Socrate, près de mourir, s'est exprimé sur l'immortalité de l'ame en homme qui craint de trop affirmer. Pensez-vous, Monsieur, que Platon ou Aristote aient jamais parlé de Dieu comme en parle Rousseau ?

Mais quand le raisonnement aurait pu découvrir en effet la doctrine du Vicaire Savoyard sans le secours de la révélation , cette doctrine, Monsieur, vous contenterait-elle ? Auriez-vous si peu réfléchi sur Dieu, sur le monde, sur vous-même ? Car enfin, nous ne pouvons nier que nous ne soyons pécheurs, et que le péché ne soit un désordre. Réparer ce désordre, c'est le grand problème de la religion chrétienne. Mais ce problème, le Vicaire Savoyard le résout-il, le connaît-il seulement ? Sait-il qu'il a offensé Dieu et qu'il a besoin de pardon et de réforme ? Nullement. Si la révélation est véritable, le Vicaire Savoyard est d'une ignorance profonde sur Dieu et sur l'homme.

La religion du Vicaire Savoyard suffisait ! Et c'est en France qu'on le dit, après la manière dont la philosophie y a fait ses preuves ? A-t-elle suffi à Rousseau lui-même ? Lui a-t-elle donné la paix du cœur ? A-t-elle rendu ses mœurs humbles, charitables et pures ? Que sa vie, que sa mort réponde ! Car c'est dans la vie, c'est dans la personne de Rousseau qu'il faut apprécier la croyance du Vicaire Savoyard, et non dans les pages d'un livre. Dites, Monsieur, s'il fallait juger des doctrines par les avocats, qu'est ce qui vous paraîtrait mieux démontré : la vérité de la religion chrétienne , par Pascal, vivant saintement, souffrant patiemment, mourant paisiblement ; ou la suffisance de la religion naturelle , par Rousseau qui. . . . Mais ce détail est superflu et je n'en veux pas affliger les oreilles de Madame. Il semble qu'un Dieu juste ait voulu, pour confondre ce malheureux sophiste, lui laisser mettre en lumière ses maximes dans sa conduite. C'en était

assez pour qu'il trouvât en lui-même sa propre réfutation, et qu'à côté de la séduction qui menaçait de les entraîner, les hommes vissent en lui l'épouvantail qui les devait retenir !

M. DE LASSALLE.

Je ne veux pas justifier Roussau ; mais il ne faut pas rendre la doctrine responsable pour l'avocat. Cet argument serait dangereux pour la religion chrétienne.

M. FAVIEN.

Ce n'est pas un argument décisif contre la doctrine de Roussau ; mais c'est au moins un rapprochement de nature à faire réfléchir. J'accorde sans doute qu'il y a des hommes honorables, vertueux selon le monde, parmi les incrédules ; il y en a bien eu chez les païens. Mais pour ceux-là même la religion naturelle ne suffit pas, ne suffira jamais. La doctrine de Jésus-Christ peut seule sanctifier, consoler, sauver.

M. DE LASSALLE.

Ah ! c'est cette doctrine qui me repousse. Elle est si peu en harmonie avec les idées que nous nous faisons de Dieu, si incroyable de tout point !

M. FAVIEN.

Cela ne devrait pas vous retenir. Une fois qu'il nous est démontré par des preuves solides que la Bible a Dieu pour auteur, nous devons la croire, alors même que la doctrine nous en paraîtrait étrange. Nos idées ne peuvent-elles pas être erronées ? Et que savez-vous ? peut-être cette doctrine ne vous étonne-t-elle que parce qu'elle est vraie. C'est ce que Jésus-Christ disait aux Juifs : « Parce que je dis la vérité, vous ne me croyez pas. »

Mais au reste, cette même doctrine a des côtés pleins de lumière, et nous fournirait au besoin une preuve nouvelle en faveur du christianisme. C'est ce qu'on appelle la *preuve interne*. Je n'ai pas voulu m'y arrêter dans cet entretien, parce que c'est une preuve qui, toute forte qu'elle est, ne peut être bien appréciée que par un homme déjà à demi-persuadé, et qui commence à étudier attentivement la révélation. Mais si les raisons que je vous ai présentées peuvent vous déterminer à entreprendre cette étude, vous verrez se développer devant vous un nouvel ordre de considérations, et le contenu de la Bible achèvera d'en justifier à vos yeux la divinité.

Vous serez frappé d'abord de trouver dans la Bible, écrite par un grand nombre d'auteurs qui se sont suivis à des siècles de distance, une suite et un enchaînement merveilleux. Vous y verrez le plan de la révélation se développant peu à peu avec le cours des siècles, et les marques les plus évidentes d'un dessein unique et d'un auteur commun. Cet auteur, qui serait-il que Dieu seul ? quel autre peut embrasser quinze siècles d'un coup-d'œil ? Il vous semblera alors aussi incroyable que la Bible soit l'œuvre des hommes, qu'il le serait qu'un tableau parfait eût été composé par cinquante peintres, qui se seraient succédé devant une toile où chacun aurait donné en passant un coup de pinceau.

Vous serez ravi ensuite de voir combien la Bible répand de lumière sur les sujets les plus utiles et les plus profonds. Vous y trouverez sur Dieu, sur sa loi, sur son gouvernement, des notions aussi nouvelles que frappantes de vérité. Vous y apprendrez à vous connaître si bien vous-même que vous ne pourrez vous empêcher d'avouer que celui qui a fait la Bible est aussi celui qui a fait le cœur de l'homme. Vous y recevrez la solution de ces grands problèmes, désespoir éternel de la philosophie, l'origine du mal, le désordre de la société, les contradictions qu'on observe dans l'homme ; et vous achèverez de vous convaincre

que la Bible ne peut s'expliquer sans Dieu, en reconnaissant que le monde ne peut s'expliquer sans Dieu.

Vous serez encore affermi dans cette conviction, en mettant en regard les enseignements de ce livre avec les leçons contemporaines de la sagesse humaine. Voici un peuple, le peuple juif, chez lequel la raison n'a rien fait ; en voici un autre, le peuple grec, chez lequel elle a enfanté les plus grands prodiges. Comment se fait-il que le premier ait sur la religion des lumières sublimes, quand l'autre n'a que des conjectures chez les philosophes et des superstitions dans la multitude? — Tandis que quelques pêcheurs de la Galilée tracent la seule peinture qui soit au monde d'une vie parfaitement sainte ; qu'ils annoncent un Dieu unique, juste, sage et miséricordieux ; qu'ils révèlent une éternité bienheureuse, avec le chemin qui y conduit ; tout est confus, abandonné, déréglé, à Rome et dans la Grèce.

Remontons à l'Ancien-Testament. — Il faut reculer de six cents ans pour atteindre les derniers prophètes juifs. Car l'Ancien-Testament est le plus vieux de tous les livres, et l'histoire juive a plusieurs siècles d'avance sur celle des Grecs et des Romains. Le temps où les prophètes Malachie, Aggée, Daniel, Ezéchiel, Jérémie, Esaïe, Osée,* prêchaient aux Juifs cette belle doctrine : « il n'y a point eu de Dieu formé avant moi, et il n'y en aura point après moi. C'est moi, c'est moi, qui suis le Seigneur, et hors moi il n'y a point de sauveur. C'est moi, c'est moi-même qui efface vos iniquités pour l'amour de moi ; et je ne me souviendrai plus de vos péchés. Saint, saint, saint, est le Seigneur le Dieu des armées. Cessez de faire le mal, apprenez à faire le bien ; déchirez vos cœurs, et non vos vêtements ; convertissez-vous au Seigneur votre Dieu, parce qu'il est bon et compatissant » (És., XLIII, 10, 11, 25 ; VI, 3 ; I, 16 ; Joël, II, 13) ; ce temps répond à celui où vivaient les sept sages, où la philosophie es-

* De cinq cents à huit cents ans avant Jésus-Christ.

sayait timidement ses premiers pas, où Thalès tirait le monde de l'eau, et où Pythagore enseignait la métémpsycose : Anaxagore paraissait à peine, et Socrate n'était pas encore né.

Le temps où David célébrait la création, la Providence, la grâce, par des cantiques qui font de siècle en siècle les délices des âmes pieuses ; où, confessant son péché comme une révolte contre Dieu lui-même, mais se confiant en même temps en la miséricorde de celui qu'il avait offensé, il écrivait ces paroles qui n'ont rien d'analogue dans toute l'antiquité profane : « Je reconnais mon iniquité, et j'ai toujours mon péché devant les yeux. J'ai péché devant toi seul, et j'ai fait le mal en ta présence. Tu m'arroseras avec l'hysope, et je serai purifié ; tu me laveras, et je deviendrai plus blanc que la neige » (Ps. LI, 3, 4, 7) ; ce temps a précédé celui où Homère et Hésiode excitaient par des fables si vaines, malgré leur beauté, l'enthousiasme de leurs peuples.

Moïse, qui a publié le Décalogue, ce code éternel de la plus pure morale, ce fondement de toutes les sociétés, était contemporain d'Orphée ; et les Grecs s'attendrissaient sur les aventures d'Eurydice, pendant que les Juifs écoutaient avec terreur la loi proclamée en Sinäi.—Abraham, qui a compris le prix de la foi et la nécessité d'une obéissance sans bornes aux commandements de Dieu ; Joseph, qui, pressé de commettre une action regardée comme une peccadille parmi les païens, s'écriait : « Comment pourrais-je commettre un si grand crime et pécher contre mon Dieu ? » répondent à Inachus, Cadmus, Cécrops, à la nuit la plus profonde.

Quoi, Monsieur, une si vive lumière d'un côté, de si épaisses ténèbres de l'autre ; et encore, cette lumière chez le peuple barbare, et ces ténèbres chez le peuple civilisé : quel homme sensé peut expliquer cela, si la Bible n'est point de Dieu ?

Quel peuple que ces Juifs ! Tant que Jésus-Christ n'est pas venu et qu'ils lisent seuls les prophètes, ils n'ont point d'égal parmi tous les peuples dans la connaissance de Dieu ; et à peine l'Évan-

gile est-il parvenu aux Grecs et aux Romains, que ces mêmes Juifs tombent autant au-dessous d'eux qu'ils les surpassaient autrefois ! Et on ne veut pas voir qu'ils n'ont dû leur supériorité première qu'à ce qu'ils possédaient l'Ancien-Testament, et leur infériorité subséquente qu'à ce qu'ils ont rejeté le Nouveau !

Vous trouverez tout cela dans la religion , Monsieur ; mais vous y trouverez plus encore.

Vous y trouverez une doctrine qui s'adapte exactement aux besoins de votre cœur ; vous trouverez en Jésus-Christ le Dieu de l'homme, le Dieu du pécheur, votre Dieu. Les miracles , les prophéties ne vous paraîtront alors que des preuves secondaires', auxquelles succéderont des preuves de sentiment plus précieuses encore et plus persuasives. Vos difficultés se perdront dans une masse de lumière, et vous confessez que si les preuves externes de la Bible sont telles qu'on ne peut s'empêcher de la croire quelque étrange qu'en puisse paraître le contenu, les preuves internes à leur tour sont si décisives que vous la reconnaissez pour l'œuvre de Dieu quand vous la trouveriez dans un désert et sans l'appui d'aucun témoignage.

Je vous parle avec chaleur, Monsieur ; c'est que je vous parle d'après une expérience personnelle. Je vous l'avoue : j'ai douté dans un temps ; mais j'ai examiné, et j'ai cru. Ah ! Monsieur, cette bienheureuse expérience, ne la voulez-vous pas faire aussi ?

M. DE LASSALLE.

Vous êtes bien pressant, Monsieur : n'allons pas si vite. En tout cas , j'ai peine à comprendre que la religion ne se prouve pas à tout le monde , si elle a de si bonnes preuves. Je suis de bonne foi pourtant ; et certes, si je n'ai pas cru, ce n'est pas ma faute.

M. FAVIEN.

Si la religion ne se prouve pas davantage aux hommes, c'est que les hommes ne s'en occupent pas, ou n'en veulent pas.—Vous êtes de bonne foi, dites-vous.—De bonne foi, au sens de Rousseau, vous l'êtes assurément et plus que lui. Mais, Monsieur, la bonne foi n'est pas tout. Le cultivateur aurait beau semer de l'ivraie dans son champ, en croyant de bonne foi y semer du blé : il n'en sortirait pourtant que de l'ivraie. Ainsi, les doctrines de l'incrédulité, avec quelque sincérité qu'on les reçoive, ne peuvent éclairer l'homme ni le sauver. C'est la vérité qu'il lui faut. — Mais j'ose dire plus. — Partout où la bonne foi existe réellement, on est dans le christianisme, ou l'on y vient. Que serait-ce en effet, Monsieur, qu'une sincérité qui ne nous porterait pas à examiner ? Cherchez la vérité ; cherchez-la par tous les moyens. Alors vous serez sincère ; mais alors, je le dis sans être prophète, vous serez bientôt croyant. Et s'il était vrai, Monsieur, que la religion chrétienne fût de Dieu ! S'il était vrai qu'il fallut la croire pour être sauvé ! S'il était vrai qu'en demeurant éloigné d'elle vous perdriez votre âme pour l'éternité !

LUCILE.

Mon mari vient de sortir. Il est agité. Je suis trop émue moi-même pour vous parler maintenant. Vous m'avez fait du bien. Recevez l'expression de ma reconnaissance. Je vous écrirai bientôt. Adieu.

